

Huitième année, N° 40

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

# La revue catholique des idées et des faits

*UT BINT UNUM!*

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal **MERCIER**

*Directeur* : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## Sommaire du vendredi 28 décembre 1928

Conte de Noël

Paul Cazin

Pie XI

Mgr Louis Picard

La démocratie et la Suisse

Comte Gonzague de Reynold

Le Zodiaque

Jean Valschaerts

La divine douleur

Thomas Braun

Francis Jammes

Gevaert

Ernest Closson

Portrait littéraire de Paul Cazin

Léopold Levaux

**Les idées et les faits** : Chronique des idées : Léopold I<sup>er</sup>, du comte Louis de Lichtervelde, Mgr J. Schyrgens. — Faits-divers et commentaires, Omer Englebert. — Bloc-notes littéraire, P. Halflants. — France. — Etats-Unis.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

T.A. : 220,50, Comptes chèques postal : 489.16.

## Régie Autonome de "PATRIA"

(Société Coopérative)

23, rue du Marais, BRUXELLES

Téléphones:  
N° 234.00-151.21

Bureaux:  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

## THÉÂTRE PATRIA

700 Places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux

### Salle des Conférences (SALLE BLANCHE)

1<sup>er</sup> étage. Accès facile et indépendant

Estrade et installation pour projections lumineuses, 225 fauteuils

### Locaux spacieux et confortables

pourvus de tous les perfectionnements  
d'installation, de chauffage et d'éclairage,  
p<sup>r</sup> assemblées, représentations théâtrales,  
concerts, réunions, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 29 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400 000 000.—

Réserves . . fr. 504.657 742.94

Total . . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

## Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN

Capital : 200,000,000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 355.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

(taux variables)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

Coffres-Forts

### Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;

Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;

Parvis St Gilles, St-Gilles;

Plac. Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;

Place Liedts, 18, Schaerbeek;

Rue du Bailly, 79, Ixelles.

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Conte de Noël

Pie XI

La démocratie et la Suisse

Le Zodiaque

La divine douleur

Gevaert

Portraits littéraire de Paul Cazin

**Les idées et les faits : Chronique des idées :** Léopold I<sup>er</sup> du comte Louis de Lichtervelde, Mgr J. Schyrgens. — **Faits-divers et commentaires,** Omer Englebert. — **Bloc-notes littéraire,** P. Halflants. — **France. — États-Unis.**

Paul Cazin

Mgr Louis Picard

Comte Gonzague de Reynold

Jean Valschaerts

Thomas Braun

Francis Jammes

Ernest Closson

Léopold Levaux

## La Semaine

♦ Aux lecteurs de la Nation Belge, qui depuis la triste élection d'Anvers n'ont guère trouvé dans leur journal en guise de commentaires que des menaces, des inactives, des grands mots creux et de stériles donquichottades, notre collaborateur et ami, le comte Louis de Lichtervelde, a dit d'excellentes choses :

« L'élection du 9 décembre ne doit pas seulement exciter l'indignation des bons patriotes; elle doit les faire réfléchir. Qu'est-ce qui a rendu possible une manifestation dont la seule idée eût, il y a dix ans, soulevé tous les pavés de la ville d'Anvers? »

Et le comte de Lichtervelde souligne la question : « Le Pouvoir s'est-il inquiété de cet état de choses? » (la situation en Flandre).

« On ne s'en aperçoit pas », ajoute-t-il aussitôt...

On voudra bien reconnaître que voilà des années que nous dénonçons ici cette ignorance, cette incompréhension, cette carence du Pouvoir.

Que ni le gouvernement, ni l'opinion publique d'expression française ne connaissent les faits, qu'une grande enquête n'ait pas encore révélé aux plus aveugles l'état réel de la Flandre, voilà très certainement le mal le plus grand. Que de fois depuis l'élection d'Anvers avons-nous pu le constater : On ne sait pas!

D'excellents patriotes pleins des meilleures intentions, débordant des plus beaux sentiments, manifestent, déclament et vocifèrent. Loin de servir les vrais intérêts de l'union nationale, ils jettent — oh! sans s'en douter le moins du monde — de l'huile sur le feu... Et voilà bien le tragique de la situation : l'unité nationale est compromise par la situation actuelle de la Flandre, et les plus chauds partisans de cette unité nationale aident à la compromettre en prenant la réalité à rebrousse poil!

Vous parlez de « revendications flamandes », on vous répond comme la Nation belge vient de répondre au comte Carton de Wiart, et dans le même numéro — ô ironie! — où le comte de Lichtervelde écrivait les sages propos que nous avons été si heureux de trouver là :

« Quelles revendications? M. Carton de Wiart se doit de préciser. Les Flamands sont instruits, jugés, administrés dans leur langue. Les miliciens flamands reçoivent l'instruction militaire en flamand. Quelles sont donc ces « revendications flamandes » en travers desquelles il ne faut pas se mettre, pour répéter la formule de M. Carton de Wiart, sinon celles des extrémistes qui mettraient en péril l'existence même de la Belgique. Nous regrettons de devoir constater que l'article de M. Carton de Wiart rappelle le chèvrechoutisme de certains politiciens qui fulminent en paroles contre les extrémistes flamangants, quitte à maquignonner dans la coulisse avec eux. »

Et voilà bien le ton qui fait plus de ravages en Flandre que les pires discours extrémistes!

A tort, c'est entendu, la Flandre se croit dédaignée, méprisée même, par Bruxelles et par l'Autorité. Elle n'est qu'incomprise, mais cette incompréhension se traduit trop souvent par des actes qui semblent donner raison aux pécheurs en eau trouble. Il n'y a qu'un remède. Nous l'avons indiqué bien des fois. De l'avoir trouvé dans la Nation belge sous la plume du comte de Lichtervelde nous a fait très grand plaisir.

« Il faut que la Flandre, la vraie, se sente aimée. »

Tout le passage est à citer :

« La vérité est que la Flandre, dans la crise provoquée par le nationalisme racique, a été laissée à elle-même. L'Etat qui dispose de tant de moyens d'influence ne s'y défend pas; se défendre dans notre pensée ce n'est pas tant recourir à des sanctions — il en faut parfois, et alors de rapides et d'énergiques — c'est surtout par une action réfléchie de l'administration, de l'école, des autorités sociales, harmoniser l'attachement profond de la Flandre pour sa civilisation et sa langue avec le patriotisme belge qui est le meilleur garant de son maintien et l'instrument moderne de son rayonnement. La tâche est difficile, elle exige une rare ampleur de vues, l'esprit de suite, la continuité. C'est dire qu'elle nécessite l'intervention de la Couronne et le concours de toute l'élite intellectuelle du pays. C'est l'Autorité qui sauvera la Flandre des serviteurs indignes qui s'offrent à elle. Déjà elle a réalisé dans les lois presque toutes les réformes que commandait la justice; il reste à assainir l'atmosphère et pour cela il ne suffit pas de légiférer. Il faut que la Flandre, la vraie, se sente aimée. »

Que faire pour que la Flandre se sente aimée? Voilà donc la question que devraient se poser tous ceux qui désirent sincèrement que vive la Belgique.

Hélas! on a laissé se répandre impunément les idées les plus folles. La jeunesse intellectuelle flamande est très malade. Les chimères les plus dangereuses sont acceptées, les théories les plus abracadabrantes, les sophismes les plus grossiers sont colportés, le tout noyé dans un idéalisme aussi faux que vague, un romantisme mystique, une exaltation racique et culturelle qui peuvent conduire aux pires aberrations et aux plus grands excès.

Sévir maintenant, vouloir heurter de front ces forces déchaînées serait collaborer directement avec les ennemis de tout ce qui est belge à la mise en pièces de la Patrie, comme travaillent à détruire la Belgique les exaltés de l'Assemblée wallonne qui viennent de déclarer « que jusqu'ici on a gouverné contre la Wallonie » (!!) et que « devant la banqueroute nationale que révèle le vote d'Anvers... l'œuvre de 1830 ne peut être sauvée que si le pouvoir se fonde désormais sur le patriotisme wallon en même temps que sur la partie non gangrenée de la population flamande et bruxelloise » (!!).

Ce n'est pas le verbe sévir qu'il faut conjuguer, mais le verbe comprendre. On n'a pas compris lors des débats sur Gand-flamand. On n'a pas davantage compris l'importance du mouvement pour l'amnistie, mouvement déplorable, basé sur les confusions les plus flagrantes des idées de justice et de charité chrétienne, mais mouvement très réel devenu la vague de fond qui, le 9 décembre, a déferlé sur Anvers. Si on s'obstine à ne pas comprendre tout ce potentiel flamand dont, après les lourdes fautes commises lors des discussions autour de Gand-flamand nous annonçons qu'il allait se porter sur l'amnistie, tout ce potentiel se traduira, accru encore par des années d'équivoques et d'excitations, dans un immense mouvement séparatiste...

Fasse le ciel que nous puissions être un jour taxé de faux prophète, mais si le Pouvoir ne trouve pas le moyen de décharger ce potentiel, de rasséréner l'atmosphère flamande, de faire en un mot, que la Flandre se sente aimée, et s'il ne trouve pas ce moyen très prochainement, la Belgique connaîtra, demain, des heures d'angoisse.

# Conte de Noël

Le 24 décembre 1793, la nuit de Noël tombait sur un petit village de France, tout blanc de neige.

Un village d'une trentaine de feux, groupés au long d'une route et près d'une rivière, les autres maisons de la paroisse étant éparpillées à travers la campagne. Il y avait une auberge à l'entrée, une forge à l'autre bout; tout le reste n'était que chaumines paysannes, entourées de jardins. Mais à gauche de la route, au fond d'une allée de tilleuls, s'élevait une gentilhommière au grand toit rapide, d'aspect délabré et rustique, dont on avait décoiffé les tourelles et démoli le pigeonnier en signe de protestation contre la tyrannie féodale. Muette, abandonnée, la façade aveuglée par ses lourds volets de bois, elle attendait acquéreur.

L'église, un peu à l'écart des maisons, restait intacte, au milieu du cimetière qu'entourait un mur bas. C'était une humble construction romane, à une seule nef, avec une tour carrée sur la croisée du transept et une abside en cul-de-four. Le portail de cette église, ainsi que la grille du cimetière, faisaient face à la grande route. Derrière l'abside, le mur d'enceinte offrait une autre sortie sur un chemin qui se perdait dans les champs.

Après une journée humide et brumeuse, l'atmosphère se clarifiait, le froid redoublant pinçait la neige. Sur le ciel qui semblait remonter lentement, les boules de gui accrochées aux peupliers de la plaine devenaient noires comme des blocs de charbon. Entre les branches nues des aunes qui bordaient l'eau, on apercevait sur les collines lointaines, comme un pétilllement de pâles étincelles, les premières lumières du chef-lieu de district.

A cette heure triste où toute clarté ne peut ni vivre ni mourir, où la lampe naissante lutte en vain contre l'entêtement du crépuscule, à cette heure suspecte où les chats traversent vite la rue avec des airs coupables, un homme était dehors, au chevet de l'église, sur le chemin.

Il longeait le cimetière, les épaules courbées sous une caisse de bois, attachée par des bretelles, et tout un attirail de rétameur ambulant lui pendait sur les hanches. Ce devait être un de ces magnins de campagne qui travaillent le fer-blanc, l'étain, et raccommode les pots cassés. Un vieillard, si l'on en jugeait à sa démarche fléchissante, à sa barbe grise, broussailleuse; et très pauvre, « Misère et Compagnie », comme dit le peuple, — à voir son accoutrement. Par-dessus le bonnet de coton qui lui couvrait les oreilles, il était coiffé d'un ancien tricorne au ton délavé. Son habit à larges basques où restaient encore des fragments de broderies et qui accompagnait jadis, dans la garde-robe d'un propriétaire plus fortuné, une culotte de soie et des souliers à boucles, tombait ridiculement sur un pantalon en loques. Ses pieds emmaillotés de hardes, en guise de bas, traînaient des sabots grossiers. Il avançait lentement, tête basse, rasant le mur, et, comme il arrivait devant la petite porte du cimetière, il se trouva soudain en face d'un autre homme.

Tous deux s'arrêtèrent nez à nez. Tous deux avaient eu le même mouvement de surprise et de recul. Le chemin était cependant assez large et il ne manquait pas de motifs plausibles de passer par là... Ils se regardaient... Le nouvel arrivant, haut de taille, enveloppé dans un vaste manteau à collet, portait un chapeau

en tronc de cône, des bottes à revers et un solide gourdin, retenu à son poing par une lanière de cuir.

— Bonsoir, dit le vieux, avec un accent de douceur et de timidité dans la voix.

— Bonsoir, répondit l'autre, d'un ton sec.

Ils auraient dû s'en tenir là et passer. Ils n'avaient rien à se dire. Et ils demeuraient fichés sur place, dans l'ombre grandissante qui effaçait leurs traits, cherchant à se deviner.

— Il ne fait pas trop mauvais temps, reprit enfin le rétameur.

— Pas trop beau non plus, répliqua l'autre.

Et en effet, un souffle glacé de vent du nord passa, frisa la neige à la crête du mur et fit grincer la girouette de l'église.

L'homme au manteau piétina en frissonnant, comme pour chasser le froid aux pieds, mais il s'arrêta court avec une grimace douloureuse, resta incliné sur une jambe et dit brusquement, en levant le bout de son bâton vers l'entrée du cimetière :

— Nous serions mieux à l'abri là-dedans.

Il entra, marchant avec peine. Le rétameur le suivit et, se plaçant à ses côtés, entre une haute tombe et le mur de l'abside, il dit à son tour :

— Nous serions encore mieux, au chaud, dans quelque maison, à l'auberge...

— Voulez-vous que nous y allions? demanda l'autre, sur un ton de hauteur où perçait à la fois de l'agacement et du sarcasme.

— Non, non! fit le vieux, en ployant le dos, d'un air d'effroi et d'accablement.

— Eh bien, moi non plus je n'y tiens guère. Mais vous vous en doutez bien. Vous êtes d'ici?

— Oui et non... Je passe par ici quelquefois.

— Moi aussi, j'y passe... aujourd'hui.

— Vous voyagez? demanda le vieillard, d'un ton qui appelait la confiance. Vous voyagez peut-être pour votre commerce?

— Oui, je colporte, je suis vendeur à la balle. J'ai là des lacets, des aiguilles, des dentelles; tout ce qu'il faut pour le bonheur des dames.

Et entr'ouvrant son manteau, il montrait une mallette pendue à son épaule par une grosse courroie.

— Vous boitez, j'ai vu... continua le rétameur, avec compassion.

— Peuh! ce n'est rien... La marche, la fatigue...

Ils se turent un bon moment. Rien ne bougeait autour d'eux. Les champs, les arbres, les tombes, les toits neigeux, tout semblait mort de froid. Le ciel nocturne se tendait d'une belle tapisserie gris-bleue. De longues traînées blanchâtres, refoulées par le vent, y couraient encore ça et là. Mais les étoiles envahissaient la place, innombrables, trotte-menu, comme des petites nonnes qui viennent prendre leur stalle au chœur, pour chanter Matines, avec leurs lanternes... Aucun bruit n'arrivait du village endormi.

Les deux hommes se serraient, l'un près de l'autre, immobiles. A l'ossé au mur de l'église, le colporteur paraissait ne se tenir qu'avec peine. Il avait rejeté en arrière son feutre à larges bords, découvrant un visage encore jeune, aux traits délicats, entièrement rasé. Malgré cette nuit glaciale, il suait à grosses gouttes de fièvre et d'épuisement.

— Pourrions-nous entrer à l'église? demanda-t-il, d'une voix changée, adoucie. C'est décidément là que nous serions le mieux. Le portail doit être de l'autre côté.

— Je doute qu'il soit ouvert en ce moment, répondit le rétameur. L'église sert de grange et même d'étable, si je ne me trompe. Mais je sais une petite porte, là tout près. Venez, nous essaierons.

Il prit les devants et le conduisit devant une arcade basse, percée dans le transept, au-dessous du niveau du sol, et dissimulée à l'extérieur par un rideau de lierre et un bouquet d'arbustes. Il fallait se baisser et descendre deux marches. La porte n'avait plus ni loquet, ni serrure. Elle cédait sous la poussée, mais retenue par un obstacle intérieur n'offrait qu'un étroit passage.

— Je m'en doutais, dit le vieux, il y a du foin... non, de la paille, de la paille de blé noir, tant mieux. La couche ne doit pas être épaisse ni très serrée. Que je puisse faire seulement mon trou, vous me suivrez.

Il posa sa caisse au dehors, à l'abri du lierre, se glissa dans l'entrebâillement et disparut. Un instant après, les bras étendus comme des nageurs, les yeux aveuglés de poussière, les deux fugitifs émergèrent au milieu des ténèbres de la maison de Dieu.

La maison de Dieu!... Une âcre odeur de salpêtre et de fumier les saisit aux narines. Quand leur pas sonna sur les dalles, il y eut un remuement confus, au bout de la nef, près de l'entrée; des animaux, inquiets, heurtaient leur mangeoire; une chèvre poussa un bêlement de peur.

La maison de Dieu!... Leurs yeux, habitués à la nuit, pouvaient en deviner l'affreuse désolation.

Des six verrières de la nef, quatre étaient remplacées par des barrages de planches ou des bouchons de paille, mais deux grilles, criblées de trous, près du chœur, laissaient filtrer une lumière spectrale. D'un côté de la nef, on avait parqué du bétail; de l'autre étaient rangés des chariots et des instruments. Du foin amoncelé jusqu'aux voûtes bloquait tout le transept gauche, où donnait la sacristie, et tout le pourtour du sanctuaire. L'autel était encore visible. On avait détruit le tabernacle et les gradins supérieurs. Il restait la table de pierre, écornée aux angles, comme à coups de pic.

Le vieillard, tête nue, s'était approché de cet autel. Il en avait gravi les marches, il en palpait le bord, de ses mains frissonnantes; il y posait ses lèvres, tandis que des gémissements sortaient de sa poitrine. Puis, il redescendit et voulut s'agenouiller par devant pour prier. Mais l'émotion le terrassa, l'étendit raide, le front sur la pierre froide. Et comme nous voyons le prêtre, à l'office du Vendredi-Saint, prostré sur les marches de l'autel, devant le tabernacle vide, cet homme gisait-là, en cette nuit de Noël, tout de son long, secoué de sanglots.

L'autre, pendant ce temps, avec la promptitude et la circonspection que donne une longue expérience du danger, avait visité tous les recoins. Il avait compté les animaux: une demi-douzaine de bœufs ou de vaches, deux ânes et une chèvre, attachée par sa longe à la colonne d'un bénitier de granit. Il avait constaté que le portail, fermé à clé du dehors, était muni d'un verrou inférieur. Il avait tiré ce verrou et encloué la serrure avec un morceau de ferraille. Revenant vers l'autel et trouvant son compagnon étendu, inanimé, il se pencha et lui touchant l'épaule:

— Ne restez pas là, dit-il, à voix basse. Venez, vous prendriez du mal. Venez avec moi au chaud, près des bêtes.

Ils se blottirent de leur mieux au creux d'un tas de foin. Le colporteur déploya son manteau pour former une couverture commune. En étendant sa jambe gauche, il ne put retenir une plainte.

— Vous souffrez? demanda le vieux. Vous avez reçu, je parie, un mauvais coup.

— Non, non... une éraflure. Cela cuit un peu seulement. Bah! au point où j'en suis...

— Vous avez faim peut-être?

— J'ai du pain sur moi, mais je ne le mangerai pas. Le voulez-vous?

— Non, je vous remercie, je ne pourrais pas manger. Moi aussi, j'ai un morceau de pain, là-bas, dans ma caisse, à la porte... Mais je sens une poignée de noix dans mes poches. Prenez-les, vous êtes jeune, l'appétit vous viendra.

Il ne reçut pas de réponse. Le blessé, renversé sur le dos, haletait, la bouche entr'ouverte. Tout près d'eux, les bêtes soufflaient et machonnaient sourdement. Une buée tiède flottait à travers la pénombre que les chauves-souris tournoyantes sillonnaient d'éclairs plus noirs.

— Vous n'avez rien entendu? demanda brusquement le blessé, étouffant sa voix.

— C'est la chèvre qui bouge toujours.

— Mais dehors? dans le cimetière?

— Non, rien. Je ne pense pas qu'on vienne. Jusqu'à l'aube nous sommes tranquilles. Ne savez-vous pas que nos paysans ont peur d'entrer, cette nuit, dans les étables? C'est Noël. Ils croient que les animaux parlent entre eux et pourraient leur jeter un sort.

— Ah! ah! ricana l'autre, Noël ne fait plus peur dans ce pays où tout meurt de peur. Et puis, ce n'est plus Noël, demain, ce n'est plus dimanche 25 décembre 1793, c'est quintidi 5 nivôse an II de la République des Assassins!

Il redressa le buste, porta les mains à sa ceinture et en retira deux pistolets qu'il essaya d'examiner en les levant vers ses yeux.

— Jésus est né, Jésus est né... quand même! balbutiait le vieux rétameur, en joignant ses mains tremblantes. Il est né, il va naître encore le petit Enfant dont l'amour sauvera le monde... Ô Dieu, notre Dieu, ne l'avez-vous pas dit par votre saint Prophète: Je te sauverai, ne crains plus rien, je suis le Seigneur ton Dieu, le Saint d'Israël, ton Rédempteur?...

L'autre avait remis en place ses pistolets.

— Vous croyez que c'est l'amour qui sauvera les hommes, vous? demanda-t-il d'un ton âpre, en s'accordant le poing sous la tempe. Quelle pitié! Mais dites-moi d'abord. Que veut dire salut, rédemption? Nous sommes sur terre, n'est-ce pas? C'est la terre qu'il faut organiser. C'est par la raison que nous...

— La raison! interrompit le vieux, avec un sursaut d'horreur. Est-ce qu'elle ne règne pas en France, aujourd'hui? Dites-moi ce qu'elle fait pour le bonheur des hommes? La raison, « flamme pure, douce lumière », comme chantent leurs hymnes civiques. Voyez où en est le pays pour la pureté et la douceur. On divinise des filles d'opéra, et vous êtes là, nous sommes là, traqués comme des bêtes sauvages. Voyez donc où en vient la raison de l'homme, quand elle ne suit pas la vraie sagesse, quand elle méprise Dieu et son Evangile.

L'inconnu demeura un instant silencieux, puis, dit d'un air moqueur:

— Vous savez bien des choses pour un magnin de campagne.

**TERRE SAINTE**

**GRAND PÈLERINAGE A PRIX RÉDUIT. DÉPART EN MARS 1929**

On s'inscrit dès à présent aux

**PÈLERINAGES EDGAR DUMOULIN**

147, Boulevard Adolphe Max, 147. BRUXELLES

— J'en pensais juste autant du marchand de lacets que vous êtes... Dites-moi sincèrement, Monsieur, votre mère ne vous a-t-elle pas appris à prier? N'êtes-vous pas chrétien?

— Je respecte les prêtres... répondit l'autre évasivement. Vous, vous êtes un réfractaire qui se cache. Je l'ai compris, quand nous sommes entrés. Que venez-vous donc faire ici?

— Ah! je suis venu... Je n'aurais pas dû venir, gémit le malheureux d'une voix entrecoupée et comme se parlant plutôt à lui-même. Je manque à mon devoir, je m'expose inutilement, j'ai tenté Dieu... Je me moque bien de la prison, de la mort, elle me se-ait plus douce que la vie que je mène. Mais je passais par là pour visiter un mourant. J'ai voulu revoir l'église, mon église. Je savais pourtant ce que je souffrirais... C'est donc là la maison du Noël, dans un pays chrétien! C'est donc là la maison du Seigneur le lieu de sa sainteté et de sa gloire!... Et que puis-je faire, monsieur? Je n'aurai pas la consolation de célébrer ma pauvre messe. Je ne peux même pas pleurer sur cette profanation, aller baigner de mes larmes cette pierre sacrée, pour en effacer les souillures. Je me sens les yeux secs et le cœur comme une pierre... Moi aussi, je devine qui vous pouvez être. Vous êtes décrété de prise de corps. Nous sommes deux misérables. Notre vie tient à un fil... Enfin, je vous remercie de la bonté que vous me témoignez, de ce manteau qui chauffe mes vieilles jambes. Que n'ai-je trouvé aussi une âme qui réchauffe la mienne, qui m'aide à prier ici!

— Je respecte les prêtres, monsieur, répéta l'autre, avec un accent où vibrat de la pitié. Mais ne parlons pas de christianisme ou d'Évangile... Je respecte l'Église catholique romaine, qui est un élément d'ordre, d'autorité, de discipline politique. Tout le reste, c'est le règne du sentiment, l'émancipation de la canaille... Tout cela s'apparente aux billevesées du sieur Rousseau, et si l'Église...

— Si l'Église ne corrigeait la malversation de l'Évangile, voulez-vous dire? Écoutez, monsieur, je n'ai jamais été qu'un pauvre curé de campagne, vous êtes plus instruit que moi, et vous ignorez l'essentiel. Vous avez fréquenté les clubs des philosophes, on y parle très haut de raison, de doctrine, de cœur, et on ne sait pas que c'est le cœur, mais le cœur soumis à Dieu, qui éclaire l'esprit. Écoutez-moi, c'est parce que j'ai l'Évangile dans le cœur que non seulement je respecte l'Église catholique, mais que je me résigne à mourir pour elle. Nous sommes plus de quarante mille comme cela, aujourd'hui, qui errons, en exil, dans les bois, comme des feuilles emportées par le vent. M'écoutez-vous?... Il y a trois ans, après les décrets de décembre, j'ai prêté le serment constitutionnel, ici, dans cette église même, devant l'officier municipal. Nous étions en majorité, dans le diocèse, l'évêque en tête. C'étaient les Jansénistes et les Gallicans qui menaient tout cela. Mais quand j'eus compris, comme bien d'autres, après le bref du Pape, où était le devoir, que l'unité de la foi était menacée, le catholicisme perdu, je me suis retracté. J'ai dû m'enfuir, l'année dernière, quand les nouvelles autorités du district se sont mises à faire du zèle. On a mis à ma place un assermenté qui s'est marié et a quitté le pays. Et maintenant... Mais m'écoutez-vous?

— Oui, oui, mais j'écoute aussi ce bruit, là-bas, à la grande porte... N'entendez-vous pas?

— C'est un rat qui rongé quelque chose.

— Il a de bonnes dents s'il rongé du fer...

Ils s'étaient redressés d'un même sursaut, l'oreille aux aguets du côté de l'entrée. Un crissement aigre, tétu, tracassait le portail, comme si l'on essayait d'introduire une clef à grand-peine dans la serrure. Puis, il y eut au dehors une rumeur confuse, qui sembla s'éloigner, se perdre dans la nuit. Une angoisse indicible pesait sur l'église enténébrée. Le vieillard, agenouillé, tremblait.

— C'est un de ces rats qui mangent les chats... lui souffla à l'oreille le jeune homme. Il va revenir. Partez, monsieur...

— Comment? partir... Et vous?

— Moi, ma tâche est remplie. J'avais une petite commission à faire. Je l'ai... Mais entendez-vous encore? Loin, loin... Un galop sur la route. La neige est dure... Partent-ils? Arrivent-ils?... Non, ce n'était rien.

— Je ne vous laisserai pas là, seul, blessé...

— Oh! je ne serai pas longtemps seul et ils ne me laisseront pas là. Ma blessure, je ne la sens plus. Ils me donneront du reste un moyen de la guérir...

— Ah! ne dites pas cela de ce ton. Vous me navrez le cœur. Mais que faire. Que faire?

— Partez, vous dis-je. Regagnez la petite porte qu'ils n'auront pas l'idée de surveiller. Ils seront tous sur le devant. Ils croient qu'il n'y a plus d'autre issue. On vous connaît dans la campagne, vous serez vite en sûreté. Croyez-moi, c'est votre devoir, vous l'avez dit vous-même. Tant de pauvres gens ont encore besoin de vous. Et vous allez me rendre, à moi, un grand service. Cachez ces papiers et détruisez-les vite. Vous sauvez des têtes... Tenez, prenez aussi cela, cet anneau, ma montre, mon argent. Prenez tout. Je n'ai plus besoin de rien, moi, et je n'aurai pas enrichi cette canaille.

— Mais, monsieur, monsieur... un petit moment encore, suppliait le prêtre en s'accrochant à lui. Qui, je ferai cela, mais qui sait? C'est peut-être une fausse alerte. On n'entend plus rien. Vous voyez?

Tous deux se turent. Ils étaient debout, près de l'autel, à demi enfouis dans la paille, les yeux dilatés devant l'ombre menaçante. Les minutes coulaient muettes et lourdes.

Soudain, à l'interstice des planches qui barraient une fenêtre, une leur zigzagua, s'éteignit, reparut encore. Le vitrail voisin, de grisâtre qu'il était, devint tout rose. Il monta de l'extérieur un écho étouffé de piétinements et de murmures.

Le jeune homme se jeta par terre, rampa silencieusement sur les mains et les genoux, puis, se dressant, derrière le portail, cria de tous ses poumons :

— Vive le roi, bande d'assassins!

Des clameurs enragées lui répondirent :

— A mort le traître! Ici, ici, nous le tenons... A la guillotine, le ci-devant, le conspirateur, l'ennemi du peuple!

Au milieu de l'horrible vacarme et de la panique des bêtes affolées, il rejoignit le prêtre :

— Allez, dit-il, tout est fini. Je vais les amuser là-bas un bon moment. Vous avez le temps. Partez. Bonne chance, monsieur.

— Oh! que Dieu... que Dieu... voulut dire le vieillard, en levant les deux mains. Mais l'autre tomba dans ses bras, l'étreignit d'une muette étreinte, posa un baiser sur son front, et, le repoussant violemment, courut de nouveau vers le portail sur lequel s'acharnaient les vrilles et les pinces.

— Travaillez bien, cria-t-il en ricanant, mais prenez votre temps, ne vous fatiguez pas trop. J'ai besoin d'un peu de repos. Je me lèverai pour vous recevoir.

Il s'assit à quelque distance sur un cuveau renversé, et tandis que le fer et le bois de la lourde porte criaient et grondait sous les coups, une flamme de défi dans les yeux et battant la mesure avec le talon, il se mit à chanter d'une voix charmante :

*Apprenez, ma belle,  
Qu'à minuit sonnant,  
Une main fidèle  
Ira doucement,  
Se glissant dans l'ombre,  
Tirer le verrou  
Qui, dès là...*

Un craquement l'arrêta net, un bruit de tonnerre le jeta sur ses pieds. Les vantaux volaient en éclats, les pentures arrachées bon-

dissipent en sonnant sur les dalles, et, dans le flamboiement rougâtre des falots, la troupe hurlante, hérissée de baïonnettes, de sabres levés, de haches, de gourdins, forçait l'église profanée. Un commissaire à bicorne esquissait, dans ce tourbillon, des gestes de commandement. Des paysans en sabots, des femmes, des enfants se pressaient par derrière.

Devant les poings tendus et les armes menaçantes, le fugitif se dressait tête haute, serré dans son manteau, un sourire de mépris aux lèvres. Un homme fit mine de porter la main sur lui. Il le bouscula d'un rude coup d'épaulé.

— Bas les pattes! maraud, Je sais marcher tout seul. Je suis le marquis de Saint-Emiland.

Il avançait, comme s'il voulait se rendre, entr'ouvrit son manteau et dit encore :

— Voici mon certificat de civisme.

Il avait les deux bras dehors, un pistolet à chaque poing. D'un même mouvement, rapide comme la foudre, de la main droite, à bout portant, il abattit le commissaire, tandis qu'il levait l'autre à sa tempe gauche, et s'effondrait, la tête inondée de sang.

PAUL CAZIN.

## Pie XI

Le 20 décembre eut lieu l'ouverture du cinquantenaire sacerdotal de Sa Sainteté.

Le monde entier prépare des manifestations et des démonstrations de joie et d'affection envers le Souverain Pontife. L'occasion y invite, en effet, irrésistiblement. Quel instant plus digne d'être commémoré que celui de l'investiture sacerdotale d'un jeune lévite marqué de toute éternité pour être le guide et le père de tous les prêtres et de tous les fidèles, le pasteur des brebis et des agneaux qui appartiennent au Christ! Avec quelle prédilection la grâce divine et l'Esprit-Saint ont dû s'emparer de cette âme de jeune homme. Aux yeux des hommes et de l'évêque qui lui conféra le sacerdoce il se perdait dans la foule des ordinands. Mais le regard de Dieu voyait, décrétait, faisait son incomparable carrière sacerdotale.

A l'aube de cette année jubilaire que tous les catholiques célébreront avec enthousiasme, Sa Sainteté a voulu offrir sur le tombeau de Pierre une première messe d'action de grâces. Les souverains auront submergé son âme à cette heure émouvante. Mais le plus cher fut sans doute celui de sa première messe, célébrée sur le modeste autel d'une chapelle ou d'une église de village, en présence de quelques amis et des membres de sa famille. Aujourd'hui, c'est au centre et comme sous les regards convergents du monde catholique qu'il célèbre sa messe anniversaire. Les princes de l'Eglise et les représentants de toutes les nations civilisées sont venus assister et s'associer à cet acte de reconnaissance. Un chœur innombrable d'évêques, de prélats, de prêtres et de religieux lui font une cour incomparable. Puis, dans la nef immense et majestueuse, le peuple romain et cosmopolite, qui représente l'Eglise.

Lorsqu'il est entré, porté sur la *sedes gestatoria*, entouré de cet appareil militaire qui fait contraste avec le caractère paternel de la papauté, ou plutôt, qui joint et qui mêle à ce rayonnement de bonté, celui d'une majesté plus que royale, les trompettes thébaines ont sonné puissamment sous les voûtes de Michel-Ange, ayant peine cependant à percer le tumulte et les acclamations d'une multitude délirante.

Avec une grâce et une originalité dont Notre Saint Père trouva tant de fois depuis qu'il occupe le trône pontifical le geste expressif et heureux, il a réussi néanmoins à rapprocher cette messe du cinquantenaire de la messe lointaine et inoubliable du premier jour sacerdotal. En avant de l'assistance magnifique que nous venons

d'évoquer, avaient pris place, par un privilège inouï, une centaine d'enfants de six à sept ans, petits communicants et communicantes d'un patronage voisin du Vatican. En même temps que la messe anniversaire de l'ordination du Pape, c'était la messe de leur première communion que Pie XI allait célébrer. Et après s'être communiqué lui-même, il les communierait : le Vicaire du Christ leur donnerait le Christ. L'émotion du Saint-Père se communiqua à l'immense assemblée lorsqu'il présenta à ces petits et à ces petites et qu'il leur porta à chacun l'hostie blanche... *Ecce agnus Dei...*

Après la messe, Sa Sainteté distribua aux communicants une médaille à son effigie portant au revers l'inscription suivante : *Pie XI Pape a ouvert en la basilique vaticane de Saint-Pierre la cinquantième année de son sacerdoce en me donnant la première Communion le 20 décembre 1928. Heureux enfants! Geste admirable, d'une grandeur et d'une délicatesse surhumaines!*

Le voilà donc ce chef énergique dont le premier acte pontifical fut déjà marqué de ce caractère personnel qui distingue sa vie et son action. L'émoi écrasant de son élection lui laissa toute la présence d'esprit nécessaire pour calculer la portée de ce geste. En même temps qu'il signifiait au Collège des Cardinaux qui venait de l'élire son acceptation et le nom qu'il choisissait, il leur déclarait son intention de donner sa première bénédiction pontificale, non plus comme Léon XIII, Pie X et Benoît XV à l'intérieur de Saint-Pierre, mais, d'un balcon extérieur, à la ville de Rome et au monde, *Urbi et orbi*.

Le voilà cet historien porté sur le trône le plus sublime de l'univers par sa valeur scientifique en même temps que par ses vertus sacerdotales, ce défenseur et ce promoteur des hautes études dans l'Eglise et particulièrement à Rome, ce créateur et ce réformateur de grandes institutions scientifiques; cet ami et ce Mécène des historiens, des archéologues, des canonistes et des théologiens.

Le voilà cet homme alliant l'audace à la prudence, l'ancien alpiniste, le parrain de l'expédition Nobile au Pôle Nord, l'apôtre chevalier digne successeur de celui à qui le Christ a commandé de pousser sa barque en haute mer.

Le voilà le Pape des Missions, de l'Union des Eglises et de l'Action catholique, le Pape dont le programme est aussi vaste que l'humanité, qui veut reconquérir par l'Action catholique et l'Union des Eglises tout ce qu'a fait perdre au christianisme le désarroi intellectuel, moral et social des derniers siècles, et conquérir, par les missions, les provinces lointaines sur lesquelles, après deux mille ans, n'a pas encore flotté l'étendard du Rédempteur.

Le voilà le défenseur intrépide de la foi et de la morale chrétiennes jusqu'en leurs nuances les plus délicates, quelque menaçantes que paraissent les conséquences de son intransigeance et quelles que soient les alarmes de certains amis apeurés et sincères de l'Eglise immortelle.

Le voilà! Prêtre avant tout. Prêtre comme les autres prêtres. Eprouvant les émotions et les délicatesses de l'humble et sublime ministère commun à tous les prêtres. Recouvrant en quelque sorte, à l'aurore de cette année jubilaire, la majesté du souverain pontificat de la splendeur du sacerdoce.

Ce geste, après tant d'autres, ajoutera encore à l'élan du monde catholique pour célébrer avec magnificence le cinquantenaire sacerdotal du grand prêtre par excellence, le Souverain Pontife. Une exultation universelle s'empare déjà de tous les fils de l'Eglise. Et les hommes se redisent avec admiration : Qui donc eût pensé, lorsque Léon XIII descendit dans la tombe salué par l'admiration respectueuse de toute l'humanité, que les Pontificats qui allaient succéder au sien pourraient tracer dans l'histoire une courbe ascendante? Non pas que l'on veuille comparer entre eux ces hommes et ces carrières incomparables, mais chacun prenant l'œuvre ou l'avait laissée son prédécesseur l'a continuée et l'a poussée conformément aux exigences nouvelles des événements et à la marche jamais arrêtée, soit qu'elle avance ou qu'elle recule, de l'humaine civilisation.

LOUIS PICARD.

**CATHOLIQUES BELGES, employez pour vos souhaits de NOUVEL-AN les timbres d'ORVAL.**

# La démocratie et la Suisse

## Vers le Socialisme<sup>(1)</sup>

Lorsqu'on rentre de l'étranger en Suisse, on est frappé de cet aspect calme, ordonné, prospère, grâce auquel nous différons, paraît-il, de toute l'Europe. La Suisse est toujours, elle est plus que jamais cet espace libre que nous avons vu se former, dès les plus lointaines origines, entre le monde germanique et le monde latin; cet espace qui n'est plus l'Allemagne, qui n'est plus l'Italie, qui n'est plus la France, mais qui prolonge et unit l'Allemagne, l'Italie et la France entre le Rhin, le Jura et les Alpes. Centre immobile d'un continent agité. Dès qu'on passe la frontière, on respire. On revient de Paris, de Vienne, de Berlin ou de Londres, la tête encore fatiguée du mouvement, de l'instabilité, de l'inquiétude qui vous oppressent dans ces trop grandes capitales : une fois en Suisse, on éprouve le même sentiment qu'à découvrir, derrière les vieux hôtels du faubourg Saint-Germain, un jardin tranquille et silencieux.

Tout est propre. Les rues sont balayées. Il y a des fleurs sur les fontaines. Le lait blanc, le pain riche. Tout le monde a l'air monsieur et madame. Toutes les filles ont les cheveux coupés, des bas de soie végétale. Les soldats que l'on rencontre portent des uniformes qui ne ressemblent point à des salopettes et saluent leurs sous-officiers. Les employés de chemin de fer sont vêtus de drap épais, sans taches, avec des boutons qui reluisent. Les trains partent et arrivent à l'heure, voitures où l'on peut voyager en troisième classe sans se salir, locomotives électriques, reluisantes et sans fumée. Vous retrouvez de la monnaie saine : lourds écus, pièces d'or; les billets de banque ont la solidité du parchemin. Partout des fêtes (il en est trop, au détriment du style et de la concentration nationale), partout des gens en fête qui chantent, jodlent, font de la musique, redescendent de la montagne avec des bouquets de rosages. Partout des affiches pour annoncer des foires, des expositions, des spectacles, des cortèges. Dans les villes, presque sans banlieue, que la campagne pénètre de toutes parts, vous ne rencontrez pas une mesure; dans les villages, qui ont l'air de sortir d'une boîte à joujoux, vous ne rencontrez guère une bicoque. Rien ne se passe, tout est du rythme lent de la vie quotidienne. Nulle part on ne se heurte à ces criantes inégalités de conditions qui font si peur pour l'avenir de la société contemporaine. En vérité, la Suisse est le seul pays en Europe où l'on se retrouve avant a guerre, avant les révolutions qui l'ont suivie.

Telle est l'impression de tous les étrangers pour qui la Suisse est le pays des hôtels confortables et des banques sûres. Telle est parfois l'opinion des Suisses, au moins le dimanche et les jours fériés. Il y a chez nous un optimisme de commande, un optimisme officiel, et l'on se fait mal voir à le troubler.

A vrai dire, cette apparence de calme et de bonheur, d'ordre et de prospérité, est si générale que l'on se reproche de craindre pour l'avenir du pays. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on hésitait ainsi.

Faut-il juger la Suisse par comparaison avec les autres nations? La méthode est rassurante, mais elle n'est pas sûre. Dire à la Suisse qu'elle est en meilleure posture que la France, l'Allemagne, ou l'Autriche, c'est d'abord discutabile, car de quel état s'agit-il? celui des finances, celui de l'agriculture, celui des mœurs ou celui des esprits? C'est ensuite une consolation de clinique : « Vous savez, le malade qui est dans la chambre à côté, il est bien plus gravement atteint que vous, le pauvre diable! » La comparer à ce qu'elle fut aux moments les plus anarchiques de son histoire, c'est se tranquilliser aux dépens des morts, et rien n'est moins critique. La seule méthode est de confronter la Suisse d'aujourd'hui avec celle d'hier, le régime politique et social étant demeuré le même. Alors il sera possible d'énoncer un diagnostic à peu près certain.

(1) Notre collaborateur et ami le comte Gonzague de Reynold va publier aux « Editions du Chandelier », rue de Laupen, 27, à Berne, un important ouvrage sur *La Démocratie et la Suisse*, essai d'une philosophie de l'histoire de son pays, dont nous sommes heureux de pouvoir publier ici les conclusions.

Momentanée ou non, la décadence est indiscutable. Tout le monde parle d'ailleurs de la « crise », ce qui est encore une manière optimiste et superficielle de s'exprimer : il est sous-entendu qu'une crise ne dure pas et que, une fois surmontée, on se porte mieux qu'avant. Nous l'espérons, mais ce n'est point une raison pour s'abstenir d'en étudier les effets et d'en rechercher les causes. Tout le monde aussi fait retomber les responsabilités de la crise, non pas sur le régime, non pas sur les Suisses, non pas sur la Suisse, mais sur la guerre, sur l'état général de l'Europe, c'est-à-dire sur les autres. C'est la chanson de Gavroche :

*Je suis tombé par terre,  
C'est la faute à Voltaire...*

Mais c'est encore esquiver la difficulté, non la résoudre. Il est évident que nous sommes profondément ébranlés d'un tel choc. Il avait pourtant une vertu : il a mis à l'épreuve nos forces de résistance.

Courageusement, regardons sous les apparences. Nous constatons ce phénomène, assez fréquent après les secousses sismiques; le sol est resté intact, la maison debout, tandis que les maisons voisines s'écroulaient dans les fissures. En revanche, sous le sol, sous la demeure, il s'est creusé des excavations profondes. Rappelons-nous que, dans notre histoire, les crises sont souvent à retardement.

## II

Au début de ce livre, nous avions constaté une crise du régime. Sur son amplitude, sur sa gravité nous nous étions abstenus de porter un diagnostic. Le moment est venu de le faire :

Résumons ici notre évolution à partir de 1830, sous le signe du démocratisme :

De 1830 à 1848, nous avons la poussée du libéralisme; de 1848 à 1874, nous avons l'Etat fédératif construit sur l'idée libérale et l'idée nationale à tendance unitaire; de 1874 à 1914, nouvelle poussée : celle de la démocratie directe et du socialisme d'Etat; durant la guerre, le socialisme d'Etat s'affirme contre les intérêts privés et les libertés personnelles, et la centralisation contre les restes de l'autonomie cantonale. Les forces déchainées à partir de 1830 ne se sont maintenues en équilibre que de 1848 à 1874 : à partir de cette date, c'est la descente de l'escalier.

Or, la dernière marche a nom socialisme.

Selon tous les indices, notre démocratie théorique évolue donc vers le socialisme. Cette évolution, la guerre lui a imprimé une certaine rapidité, qui n'excède pas d'ailleurs notre tempérament, mais elle ne l'a point déterminée. Le mouvement socialiste était en progrès, chez nous, bien avant la guerre : ses origines remontent à la société du Grütli, en 1838; c'est en 1887 que la fédération ouvrière et le secrétariat ouvrier furent fondés; c'est en 1890 que le parti socialiste entre, avec un représentant, au Conseil national (1).

Comment définir le socialisme, à quelle place le situer dans notre histoire? Pour nous, le socialisme n'est pas un commencement, mais une fin. Il n'ouvre pas une ère nouvelle, il n'inaugure point un nouveau régime. Non : le socialisme est l'aboutissement ou, si l'on veut, la déviation suprême de la démocratie. Il marque la fin de l'ère, du régime démocratique. Pourquoi?

Les régimes ne sont point immuables : encore une de ces vérités dignes de la Palisse, mais qu'il est nécessaire de répéter maintenant. Tout régime périclité par l'exagération de ses propres principes. L'ancien régime a péri par l'absolutisme, qui est l'exagération du principe monarchique. La démocratie risque de périr par le socialisme, qui est l'exagération du sien (1). Car l'exagération d'un principe se manifeste par une tyrannie qui s'exerce sur les libertés personnelles. Elle prend généralement une forme fiscale : les mauvaises finances, le mécontentement causé par les impôts qui deviennent trop lourds et tournent à la spoliation. D'où une crise économique et financière à laquelle un coup de force, extérieur ou intérieur, met généralement un terme en instaurant un régime nouveau ou bien en restaurant un régime ancien, adapté aux circonstances

(1) Voici la progression : 1890, 1 député; 1896, 2; 1899, 3; 1902, 7; 1905, reculé à deux; 1908, retour à 7; 1911, 17; 1917, 19; 1919, avec l'application de la proportionnelle, 41; 1922, 43; 1925, 49, plus 3 communistes, et le parti socialiste devient le deuxième du Parlement, 1928, 50 (plus 2 communistes), mais il faut constater l'accroissement général des voix socialistes, même dans les cantons les plus réfractaires comme Fribourg.

(2) En effet, le principe de la démocratie moderne, c'est l'égalité. Or



nouvelles (1). L'un et l'autre seront d'ailleurs des régimes d'autorité, car, selon une remarque de M. Romier, qui travaille pour le socialisme, travaille au second degré pour la dictature (2).

A quel autre signe peut-on reconnaître qu'un régime est proche de sa fin? A celui-ci, qu'il se croit immuable, infallible, qu'il se figure être le point final de l'évolution humaine, qu'il se réclame d'une sorte de droit divin, d'une mystique et que, par conséquent, il n'admet plus même la possibilité d'un autre régime. A ce moment il se met en désaccord avec les faits, avec la vie. Les faits et la vie, pendant quelque temps il pourra les contraindre, au prix de beaucoup de gêne et de ruines; mais, un jour, c'est contre lui qu'ils se retourneront.

Notons d'ailleurs qu'un régime de ce genre est toujours plein de bonnes intentions: il en crève. Persuadé que sa doctrine est parfaite, et qu'elle seule peut assurer l'ordre, la paix, la justice, le bonheur, c'est avec une conscience pure qu'il l'applique, même au prix des plus graves inconvénients et des plus intolérables souffrances: il en a le droit, puisqu'il est le seul bon, le définitif. Mauvais symptôme, quand un régime veut faire le bonheur des hommes malgré eux.

Que les germes du socialisme se découvrent dans cet ensemble de dogmes étiqueté démocratisation, point n'est besoin de le démontrer. L'organe entre l'individu et la collectivité, que ce soit l'Etat ou que ce soit l'humanité tout entière, vous supprimez les intermédiaires naturels et les inégalités personnelles, comme la famille, la corporation, tous les petits groupes et toutes les petites communautés; lorsque vous abolissez toute forme aristocratique, vous arrivez forcément à noyer l'individu dans la masse. Vous commencez par l'isoler et vous finissez par l'absorber. Tout système fondé sur l'élection et le nombre conduit à opprimer la personne par la masse, la minorité par la majorité. Le nombre n'a pas de cerveau: d'où, sitôt qu'il fait loi, l'affaiblissement intellectuel. Dès que vous avez proclamé l'égalité des droits politiques, vous avez posé un principe qui vous obligera un jour à proclamer l'égalité des biens. Car le peuple a l'esprit bon, mais simple, et ne discerne guère les nuances, ne prévoit guère les conséquences indirectes et lointaines; il a des sentiments justes, mais, souvent, des idées fausses. Quand vous lui aurez fixé une de ces idées dans les méninges, il la poussera jusqu'au bout de sa logique. Quand vous lui aurez donné l'instruction avec tous les droits politiques, bien plus: avec la souveraineté même, comment voulez-vous qu'il n'aperçoive point le vice qui ronger l'ordre social instauré par le régime bourgeois, l'ordre social irrégulier? De là le progrès, l'attrait, l'origine du socialisme.

### III

Cette évolution vers le socialisme, depuis longtemps les observateurs qui voient loin et jugent de haut, c'est-à-dire les grands écrivains et les grands penseurs de notre pays, l'avaient annoncée. Nul fait d'ailleurs ne révèle mieux que celui-ci le défaut du régime: le divorce entre la politique et les idées, les cloisons étanches établies peu à peu entre l'intelligence et le peuple.

Les écrivains suisses et la démocratie seraient un livre à écrire, combien riche en leçons, et révélateur! On commencerait par Jean de Müller qui écrivait le 24 juin 1778, à Tronchin: « Une démocratie absolue ne saurait durer plus que cinq minutes; nulle part l'inégalité n'est plus considérable, ni plus choquante que dans les républiques populaires (3). On s'arrêterait ensuite à Jérémie Gotthelf

voici, un concours instauré en 1802 par le *Figaro*, la définition du socialisme qui a remporté le prix comme s'appliquant le mieux à toutes les formes de la doctrine: « Le socialisme est l'ensemble des tendances et des théories qui, par contrainte légale, veulent produire parmi les hommes la plus grande égalité possible dans la richesse ou la misère.

(1) Il est bon de rappeler ici que les combinaisons politiques sont toujours limitées et se ramènent toujours à trois types: monarchie, aristocratie, démocratie. Il n'y a de variable que les noms. Quand l'homme a épuisé une de ces trois formes de gouvernement, il ne lui reste qu'à choisir entre les deux autres.

(2) *Qui sera le maître: Europe ou Amérique*, Paris, Hachette, 1927, p. 50. Le socialisme, c'est l'excès du gouvernement des masses à quoi même la démocratie. D'où cette remarque de Numa Droz: « Peut-on prévoir que, lasse d'exercer tant de compétences, elle (la démocratie) s'en dépeuplera elle-même par esprit de sagesse ou s'en laissera dépeupler par une dictature née de l'excès du gouvernement des masses? Comme tout change ici-bas, c'est une contingence parfaitement admissible, certaine même, on peut le dire. » *Histoire politique de la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, t. I, p. 360 de *La Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne et Bern, 1899.

(3) Cf. Karl Henking: J. v. M. Cotta, Stuttgart und Berlin, t. I, 1909, pp. 223-224.

qui, après avoir salué, au nom de l'esprit bernois, la révolution de 1831, prit soudainement peur en voyant les dangers, pour ce même esprit, de l'individualisme moderne, de la démocratie théorique et des influences étrangères: *Zeitgeist* contre *Bernergeist*. Gotthelf n'a point voulu condamner un système politique, mais ses ingénierances dans les domaines fermés et sacrés de la tradition, du génie local et surtout de la famille.

Gotthelf Keller lui-même, qui reprocha si fort à Gotthelf ses attaques contre le radicalisme, s'est rendu compte, à la fin de sa vie, dans ses dernières œuvres comme *Martin Salander*, de la médiocrité niveleuse et nocive dont était imprégné un régime qu'il avait soutenu de tout son génie. De là cette tristesse dont il est silencieusement accablé.

De mêmes inquiétudes tourmentent les meilleurs esprits de la Suisse française. Voici, par exemple, Vinet, « observateur inquiet, méditant sur le dogme favori de la démocratie », — nous citons son biographe Rambert (1), — et qui, à propos de la Constituante vaudoise, écrivait en 1831:

« Beaucoup de sages précautions contre le pouvoir, peu contre la liberté. Tout cela me donne, je vous l'avoue, quelque inquiétude... Les circonstances présentes ont forcé les peuples d'oublier que le pouvoir est aussi un des éléments de l'ordre social, et ce qu'ils oublient depuis longtemps, c'est la corruption du cœur humain. Nos constitutions distribuent les droits politiques à pleines mains, comme si c'était à des anges.

Voici Toepffer, écrivant à son tour à Vinet, dix ans plus tard, pour lui avouer qu'il ne voit que mensonge, hypocrisie et confusion dans les applications du principe démocratique faites à un peuple nécessairement composé de bons et de méchants, de sots et d'intelligents, d'ignobles et de généreux, d'impies et de pieux. » Voici enfin Amiel notant, en 1865, dans son *Journal intime*:

« Le naturalisme matérialiste a le vent dans la voile et un universel abaissement moral se prépare. N'importe, pourvu que le sel ne perde pas sa saveur et que les cimes de la vie supérieure conserve le feu de Vesta... Le prodigieux déluge démocratique ne fera pas le mal que l'invasion des barbares n'a pu faire, il ne noiera pas immédiatement les résultats de la haute culture, mais il faut se résigner à ce qu'il commence par tout enlaidir et tout vulgariser.

Mais nul esprit ne fut en vérité plus clairvoyant que Jacob Burckhardt: c'est que, artiste, humaniste, historien, les points de repère et de comparaison ne lui manquaient pas. Dans sa correspondance avec son ami Frédéric de Preuss, la politique le préoccupe de 1870 à 1890: politique européenne, politique suisse. Burckhardt a vu, d'une manière à la fois plus précise et plus profonde que les autres, d'où venait le mal: de Rousseau, du démocratisation, de la conception optimiste et angélique de l'homme, de l'idée de progrès indéfini, coïncidant avec le matérialisme ploutocratique et prolétarien, la déchristianisation de la société moderne et la destruction de toute autorité. Mais il a prédit avec non moins de clarté, à quoi ce mal devait aboutir. Le radicalisme fera tant qu'on perdra le respect de ses propres lois et qu'on s'en servira contre lui un jour. Lorsqu'on aura sorti du sac tous les droits populaires imaginables, lorsqu'on aura déchainé toutes les envies et toutes les jalousies, lorsqu'on aura usé du vieux dérivatif qu'est le *Kulturkampf* jusqu'à ne plus pouvoir s'en servir, alors c'est aux biens de chacun, c'est à la propriété qu'on finira par s'en prendre. L'étatisme ne saurait conduire qu'au socialisme: c'est la fin logique de tout régime qui s'est donné pour tâche de faire haïr l'adversité, de tout niveler dans le médiocre et de détruire systématiquement chaque principe d'autorité, à commencer par le principe religieux que représente l'Eglise catholique.

### IV

Ces prévisions sont devenues des certitudes, aujourd'hui que nous sommes au terme de l'évolution, à la veille même du socialisme. Mais, à notre tour, essayons de regarder celui-ci avec des yeux calmes et l'objectivité de l'historien:

Il est probable que, dans une dizaine d'années, moins peut-être — à laisser les choses aller comme elles vont —, le régime socialiste aura succédé en Suisse au régime radical. Mais les redressements

(1) Eugène Rambert: *Alexandre Vinet, histoire de sa vie et de ses ouvrages*, Lausanne, Briel, 1875. Nous empruntons à ce livre remarquable la citation de Vinet et celle de Toepffer.

sont toujours possibles, et nous ne croyons point à la fatalité des choses : sionn à quoi bon s'être donné la peine d'écrire ce livre? Les choses sont, en définitive, déterminées par la volonté humaine. Essayons néanmoins de prévoir ce que serait chez nous le régime socialiste :

Constatons d'abord un premier fait : il est actuellement en Suisse le quart du corps électoral pour donner ses voix à un parti antinational et antidémocratique.

Enregistrons ensuite cet autre fait : le parti socialiste est, en Suisse, à la gauche de la deuxième Internationale, comme le parti socialiste autrichien, dont il subit d'ailleurs fortement l'influence. Il est donc intermédiaire entre la deuxième internationale et le bolchévisme. Telle est, maintenant du moins, l'attitude, et de ses principaux chefs, et de sa majorité : attitude révolutionnaire (1). Avec lui, nous sommes bien au delà de l'attitude réformiste et nationale qui caractérise le socialisme allemand ou belge, et le travaillisme anglais : ceux-ci ne seraient guère, chez nous, que des grütliens.

Ceci dit, on peut juger notre parti socialiste d'une manière optimiste ou pessimiste.

Commençons par la première.

\* \* \*

En vertu de notre tempérament plein de modération — au moins en apparence — et de lenteur, le socialisme s'instaurera sans doute chez nous par les moyens légaux, d'une façon progressive. Il n'y aura guère de violence, car le socialisme différerait, en Suisse, de la révolution russe dans la même mesure que la République helvétique diffère de la Terreur. Peut-être même saura-t-il s'inspirer de la sagesse dont les radicaux firent preuve après leur victoire de 1847. Peut-être révélera-t-il des hommes qui auront, une fois au pouvoir, le sens des responsabilités, moins de préjugés que certains autres et plus d'initiative, et qui sauront adapter la doctrine aux faits, et composer, comme disait Jaurès, avec le réel. Peut-être enfin le socialisme saura-t-il prendre des mesures heureuses et nécessaires, devant lesquelles le régime bourgeois a timidement reculé. Ce serait une nouvelle victoire de l'esprit suisse sur l'esprit de parti.

Il n'en reste pas moins — et nous redevenons ici pessimistes — que le socialisme, pas plus que le radicalisme, ne saurait échapper à l'action de ses propres principes.

Cette action serait désastreuse, et pour la Suisse, et pour lui.

\* \* \*

Pour lui d'abord :

Le socialisme, en effet, arrivera au pouvoir dans des conditions beaucoup plus précaires que celles où s'était trouvé le radicalisme en 1848. En 1848, la Suisse était en majorité agricole et ne traversait pas la crise économique et sociale au milieu de laquelle nous nous débattons aujourd'hui ; il y avait de la richesse, de la stabilité, une population beaucoup moins nombreuse et beaucoup plus saine. Conditions de réussite. En revanche, que de conditions d'échec pour le socialisme ! En 1848, qu'attendait-on des radicaux ? qu'ils résolussent un problème politique. Aujourd'hui, qu'attend-on des socialistes ? qu'ils résolvent la question sociale. Ce n'est pas tout à fait la même chose comme ordre de difficulté.

Cela est si vrai que, plus tard, lorsqu'on fera l'histoire économique de l'Europe au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, on s'apercevra que le socialisme, loin d'avoir accéléré l'évolution, l'aura, au contraire, ralentie (2).

En vertu des retards qui nous sont habituels, le socialisme

(1) L'histoire est là pour nous rappeler que les Suisses n'ont jamais craint ni les guerres civiles, ni les agitations révolutionnaires, ni les conspirations. Elle est, en majeure partie, belliqueuse et troublée. Le retour d'une période comme celle de 1830 à 1848 n'est donc pas exclu.

(2) Il l'aura retardé, d'abord par une fausse conception de la richesse : il la croit immobile, alors qu'elle est circulante ; ensuite, par la conception périmée de la lutte des classes, alors qu'il y a, qu'il y aura de plus en plus de solidarité des classes ; enfin, par une conception étroite et matérialiste, et de l'homme, et de l'histoire. Cela est très bien mis en lumière par M. Romier, *op. cit.* Cf. ég. les ouvrages de Shadwell : *Der Zusammenbruch des Sozialismus* (trad. de l'anglais), Munich, Brückmann, 1927, et de Werner Sombart, *Der proletarische Sozialismus = Marxismus* (C'est le nouveau titre de la 1<sup>re</sup> éd., complètement remaniée, de l'ouvrage *Sozialismus und soziale Bewegung*), 2<sup>e</sup> C., Léna, G. Fischer, 1924.

prendra le pouvoir chez nous juste au moment où il a cessé d'avoir pour lui l'avenir. Si nous étions plus curieux, plus à la page, au point de vue intellectuel, nous saurions depuis longtemps que les doctrines socialistes sont périmées, qu'elles appartiennent au passé, qu'elles sont débordées par des idées toutes nouvelles. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le socialisme a encore le présent pour lui.

Si les expériences servaient à quelque chose, — mais les masses ne se laissent-elles pas guider trop souvent par les sentiments et les illusions? — nous saurions aussi, depuis longtemps, que le socialisme a fait preuve contre lui. Partout, même avant la guerre, où il a pris le pouvoir, il s'est révélé incapable de gouverner. Car, ou il a dû renoncer à l'application de ses principes — et ce fut l'échec moral pour lui, la désillusion chez ses partisans — ou, s'il a voulu les appliquer, il a ruiné le pays (1). C'est avec la guerre qu'il partage, et à parts égales, la responsabilité de la crise économique et des catastrophes financières. Dans aucun pays il n'a été possible de reconstruire qu'en éliminant les socialistes et les socialistes.

Ne peut-on pas enfin prévoir qu'une fois au pouvoir, le socialisme se divisera? Mais les divisions internes d'un parti dominant sont plus fréquentes, souvent, pour le pays, que les luttes contre les partis adverses, comme le démontre toute l'histoire de la Révolution française.

\* \* \*

En quoi maintenant l'action du socialisme pourrait-elle devenir désastreuse pour le pays? En lui enlevant peu à peu tout caractère national.

Et d'abord n'est-il pas à craindre que son avènement n'ait pour effet de désagréger ce qui demeure chez nous d'autorité gouvernementale? Que serait le Conseil fédéral le jour où l'on y introduirait deux socialistes qui auraient consigné d'être avant tout des hommes de parti?

Ne doit-on pas redouter aussi que le régime socialiste unisse le matérialisme de l'Etat économique aux utopies de l'internationalisme humanitaire? On commencerait par le désarmement total de la Suisse, quitte à créer des gardes prolétariennes et la plus tracassière des polices. On ferait la guerre à toutes les manifestations, même les plus traditionnelles du patriotisme, à tout ce qui représente encore la vieille Suisse. On bouleverserait l'école, non seulement dans le sens de l'antipatriotisme, mais encore, il faut le craindre, dans celui de l'immoralité, par l'enseignement d'une morale laïque et sexuelle dont nous connaissons déjà, et les théories, et les résultats. La propriété serait détruite à coups d'impôts. Le fonctionnarisme serait étendu à toutes les formes d'activité, même les plus intellectuelles. La manie de réglementer achèverait ce qui nous reste encore de libertés personnelles. La suppression de l'héritage tuerait la famille dont un député socialiste, — brave homme d'ailleurs ; il est mort, — avait affirmé, en plein Conseil national, qu'elle était une simple et passagère association économique. Enfin, ce serait la suppression des cantons. Il y aurait peut-être encore un pays qui porterait officiellement le nom de Suisse, mais ce ne serait plus la Suisse.

Si le socialisme appliquait son programme, ce serait la désagrégation de la Suisse, car il ferait remonter à la surface ces germes dissolvants, ces forces centrifuges que nous avons rencontrées au cours de toute notre histoire. Comme entrée de jeu, il aura peut-être la tentation d'essayer d'un nouveau *Kulturkampf*, début de collaboration avec des radicaux avancés : ce serait donc la reprise des luttes religieuses, et nous savons ce qu'elles nous ont coûté. Mais les cantons supprimés, l'instruction publique centralisée, les familles dissoutes, il n'y aurait plus d'obstacles aux querelles de langues que le fédéralisme nous évitait jusqu'à présent. D'ailleurs, les tendances internationales du socialisme tendront à effacer les frontières en vertu de la solidarité prolétarienne. A ce moment, la prédiction de Hilty pourrait se réaliser.

Ainsi, le socialisme risque-t-il fort d'être, en Suisse, le gouvernement de l'étranger. Par son internationalisme doctrinaire. Par son esprit et ses hommes, car, importé du dehors, il porte l'empreinte germanique de ses origines ; les naturalisés, les immigrants forment une grande partie de ses forces. Enfin, par les mots

(1) En effet, ou il a dû renoncer à gouverner selon ses principes, comme en Allemagne ; ou, comme en Russie, ses principes appliqués avec le plus de rigueur possible, ont ruiné le pays.

d'ordre qu'il recevra de la deuxième et, peut-être de la troisième Internationale (1).

\* \* \*

Il est probable que l'action du socialisme en Suisse correspondrait à une moyenne proportionnelle entre la manière optimiste et la manière pessimiste de la prévoir et de la juger. Même dans ce cas, ce que nous sommes en droit de craindre, c'est que le socialisme n'achève d'instaurer en Suisse le règne de la médiocrité. Ce serait pis, à certains égards, que la révolution sanglante. La leçon de 1918 a enseigné les socialistes : ils ont appris que toute grève révolutionnaire provoque immédiatement dans le peuple un sursaut d'énergie assez fort pour écraser l'émeute. Ils y ont substitué le système d'infiltration, de délitement par les moyens légaux. Il est probable qu'une fois au pouvoir, ils iront en besogne avec prudence et lenteur, qu'ils doseront la socialisation progressive du pays. Tactique facile : le degré d'étatisme où nous nous trouvons déjà, l'habitude que nous avons prise des règlements et des ingérences dans nos libertés personnelles, l'égalitarisme du régime actuel, l'affaiblissement de l'esprit cantonal, le matérialisme économique, nous permettront d'assimiler ces doses comme un buveur achève de s'alcooliser.

Ce serait donc l'épaississement du matérialisme et de la médiocrité. Intellectuellement, le socialisme serait le règne de ces demi-instruits, de ces primaires dont Montaigne et, après lui, Pascal, disaient déjà que, par leur demi-connaissance des choses, ils troublent le monde. Le socialisme en Suisse risque, en effet, d'être une alliance perpétuelle du prolétaire (2) avec ce qu'on appelle, assez pittoresquement, le « Spiessbürger », le petit bourgeois médiocre, envieux, hargneux, à l'horizon borné. Il ferait ressortir tout ce qu'il a de grossier et de barbare au fond de la race. Malgré l'internationalisme de sa doctrine, il renforcerait tout ce qu'il y a déjà de provincial en nous, il augmenterait cet isolement intellectuel dont nous commençons à souffrir.

V

Répetons-le : le socialisme ne sera point un commencement, mais une fin. Il sera d'ailleurs une curieuse expérience dont tout ne sera pas perdu. Il ramènera le pays très vite *ad materiam primam* comme disent les thomistes. Sur quoi il s'agira ensuite de reconstruire. L'ère qui alors s'inaugurera, procédera de principes diamétralement opposés à ceux du démocratisme. *Sic non vobis fertis aratra boves* : ce serait un singulier retour des choses, si le socialisme, après avoir fait peut-être surgir de lui un dictateur intelligent, allait travailler à la renaissance d'un régime aristocratique et d'un principe d'autorité. Les symptômes commencent de se multiplier, d'une évolution dans ce sens. Mais cela supposerait que notre démocratie actuelle est trop faible pour résister au socialisme lui-même, procéder aux réformes qui s'imposent et se rajeunir intellectuellement.

Après chaque période de chaos social, écrit un des plus sûrs observateurs de notre temps, quand les hommes veulent se remettre en ordre, ils recourent fatalement aux forces gouvernementales d'autorité. Jamais un peuple ne remonte de la démagogie au libéralisme (3).

C'est pour nous, d'ailleurs, que M. Romier semble avoir rédigé cette page :

« La République libérale... est, de tous les régimes, le plus agréable et le plus fragile.

« La République démocratique ou égalitaire, pour durer, exige des conditions un peu différentes, mais qu'il n'est pas non plus très aisé de maintenir. Il lui faut notamment la sécurité extérieure et un territoire riche.

(1) Sur les origines étrangères, germaniques, du socialisme. Cf. E. Fueter : *Die Schweiz seit 1848*, Zurich, Orell Fussli, 1828. Spec. *Die sozialistische Bewegung*, p. 161 s.; *Die Schweiz und das Ausland*, 207 s.; *Die politischen Parteien*, 232 s.

(2) Cf. la définition de M. Romier, *op. cit.*, p. 222 : « Le prolétariat, c'est l'humanité soumise à la matière ou à la machine, ne les dominant plus, subissant passivement dans ses façons de vivre, ses goûts et ses pensées, l'empire d'une évolution purement matérielle et mécanique ». En ce sens, prolétaire s'oppose à civilisé.

(3) L. Romier : *op. cit.*, p. 34.

« La démocratie est fondée, en doctrine, sur l'équilibre des opinions et des intérêts de tous les citoyens réputés égaux. Mais, pour jouer efficacement dans le sens d'un idéal politique, cet équilibre supposant l'égalité de tous, suppose, par conséquent, l'individualisme. Or l'évolution économique sacrifie précisément l'individu à la masse : de sorte que la liberté d'une démocratie profite aujourd'hui, non plus aux citoyens isolés, mais à des masses d'intérêts se disputant le pouvoir. Loim de défendre la nation contre l'influence des masses économiques, un régime de démocratie sans frein aboutit donc à les rendre maîtresses de la nation.

« En revanche, la nation trouvera une défense efficace dans l'idée même de patrie, la patrie étant considérée, non comme un syndicat d'intérêts, mais comme une source de traditions précieuses qu'il faut sauvegarder, et d'initiatives morales ou intellectuelles dont il faut entretenir la sève. (1)

Comte Gonzague DE REYNOLD  
Professeur à l'Université de Berne,  
Membre suisse à la Commission de Coopération  
intellectuelle à la S. D. N.

## Le Zodiaque de Tristan Derême

Voilà de longs mois déjà qu'il a paru. Hélas! voici seulement que j'ai trouvé le loisir de le lire. Triste temps, ennemi des poètes! On se charge de vanités. De gros livres d'histoire, de politique, d'idées, oui, d'idées, comme nous disons dans notre langue à bonnet pointu, de gros livres encombrant la table. On se croit tenu de savoir ce qu'ils contiennent, non point seulement pour en parler, mais, pense-t-on, pour mieux connaître son époque. Alors qu'une seule chose est nécessaire — après celle qui est commandée dans l'Évangile — et c'est de ne pas s'ennuyer.

Pourquoi du reste aller penser que les poètes ne nous en apprennent pas autant sur les choses du temps que les plus graves prosateurs assemblés? Ne vois-je point assez clairement se dresser le XVII<sup>e</sup> siècle entre les feuillets des satires de Boileau, de la *Bérénice* ou du *Britannicus* de Racine, du *Cinna* de Corneille? Et le XVIII<sup>e</sup>, est-ce que sa légèreté, son libertinage, toutes ses imprudences enfin qu'il a fini par payer si cher, ne dansent pas aux rythmes courts des petites chansons de Voltaire? N'en sais-je pas assez sur le XIX<sup>e</sup> siècle, quand j'ai relu les poètes romantiques et les derniers vers d'Hugo, puis Baudelaire et Verlaine? Tout le mouvement des idées, et jusqu'aux mouvements politiques, les poètes l'ont exprimé.

Seulement nous oublions les conditions du bonheur. L'homme est un animal sans mémoire. Il délaisse les poètes et retourne à la prose.

Je me suis fait tous ces reproches en fermant le *Zodiaque* de Tristan Derême et en mesurant le beau plaisir qu'il m'avait donné.

\* \* \*

Les lecteurs de la *Revue Catholique* connaissent ce poète. Deux fois déjà, je pense, j'ai eu l'occasion de dire ici même quelle place brillante et nullement usurpée, il occupait dans les lettres françaises d'aujourd'hui. Un juge plus autorisé, M. Lucien Dubech, n'hésite pas à le ranger parmi les chefs de file de la jeune génération. Ah! oui qu'il est de son temps et que, dans ses vers, on retrouve l'image, attendrie peut-être, mais moqueuse aussi des plaisirs et des jours, de nos folies et de nos peines.

(1) *Ibid.*, pp. 30-37 et pp. 19-20.

C'est que Derème manie, avec une dextérité qui n'a point d'égale, la chronique. C'est un journaliste, mais un journaliste soigné. Parbleu! puisqu'il est poète. Personne autant que lui ne sait donner à ce qu'il écrit le ton de la conversation familière, de l'épître sans apprêt. Mais, par un miracle de sa muse, il échappe à toutes les vulgarités, à toutes les bassesses. Quand il plaisante, ou s'il taquine, ou s'il tient gazette, il demeure toujours un poète.

Miracle, disons-nous. Exactement, un miracle de diction. Ce qui n'est sans doute pas encore assez clair.

Avez-vous déjà fait cette expérience? Vous prenez une page toute simple, toute unie, une page de prose sans éclat, mais juste. Qu'on vous la lise, avec un fort accent provincial et elle est plate; qu'un comédien-amateur, ou un orateur public, un orateur de profession, la reprenne, et la voici sottée; mais que des lèvres mieux exercées et plus savantes qui connaissent les vertus de l'a bief, de l'a sombre et du long, quelqu'un qui sait qu'il y a en français un accent tonique et à quel endroit des mots il est placé, quelqu'un enfin qui sait parler français, vous la lise à son tour et c'est une musique raffinée. Cette musique dont les romantiques avec tous leurs éclats nous priment et qu'on ne goûte bien que chez les écrivains discrets, aux vers de Racine, aux fables de La Fontaine. Monotones ces vers-là? Affligés de ronron, comme des barbares le leur ont reproché? Peut-être, mais quand on ne sait pas les lire.

Les vers de Derème demandent d'être bien lus. Les mots y sont de tous les jours, du moins le plus communément. On le surprendrait fort si on réclamait de lui une liste des mots poétiques. Ils le sont tous, ou presque, à ses yeux. Mais pour donner aux plus humbles une valeur d'art, il faut les placer de telle sorte qu'ils servent un rythme, et que, de reconnaître ce musical service, on les découvre et qu'on les admire.

On a l'air de chercher midi à quatorze heures et pourtant il n'est que d'ouvrir La Fontaine pour vérifier ce qu'on vient d'écrire-là. La Fontaine ou Derème.

\*\*\*

Il faut être de bonne foi: j'ai un peu forcé la note pour me faire mieux entendre, comme on fait toujours quand on n'est pas très sûr de soi. Chez Derème, il y a plus d'images. Eh! le romantisme est entre lui et son grand patron. Comment méprisait-il un si bel héritage? Mais l'héritage est pesant et un homme de goût n'en use qu'avec défiance. Alors pour mieux se défier et pour qu'on le sache, quand il a capté une riche image, toute pailletée, bien voyante et qui fera pâlir ses admiratrices, il en souille, il fait le narquois, pour ses admirateurs. Il ne veut pas qu'on dise qu'il en est content et qu'il met la poésie dans les mots sonores. Il connaît si bien les vraies règles du jeu, les plus vieilles...

Ainsi, plus fantaisiste que jamais, a-t-il chanté dans son *Zodiaque* des choses de ce temps, chanté et jugé, la *poésie pure* et l'abbé Brémont, des livres qui sortaient des imprimeries et les embarras de Paris, les beautés de son Béarn et ses propres soucis. Que sais-je encore?

J'oubliais sa Clymène. Clymène est femme, ou plutôt je la soupçonne d'être bien davantage; un beau fantôme, le fantôme de l'amour impossible ou de l'amour rêvé. Ainsi Clymène est loin, exactement aux rives de la Chine.

C'est une situation parfaite pour inspirer un poète. Et voyez comme elle l'inspire. Le moqueur, le narquois, le fantaisiste, il a déposé son masque:

*Beau visage pensif qui souris à mes larmes  
Et consoles mes soirs où nul astre ne luit,  
Toi qui sais du dessein faire tomber les armes  
Et d'étoiles fleurir les gouffres de la nuit,*

*Bel amour, triste et doux, où ma peine est ravie,  
Toi par qui règne avril au juillet de ma vie,  
Que ne puis-je, pour toi, tirer de l'encrier  
Le poème où la rose est nouée au laurier?*

Et soudain:

*O tendresse! Et pourtant n'entends-je un bruit guerrier?  
Voici que souffle sur nos têtes  
La grêle en feu des épithètes  
Que nous lance à pleins bras du haut de l'Institut  
Celui... Pourquoi Boileau parla-t-il en décembre?  
Que n'est-il resté dans sa chambre  
Il eût mieux valu qu'il se tut!*

*Pourquoi ne suis-je en paix au pays où vous êtes,  
Acaste; et puis-je encore m'abreuver aux gazettes  
Quand par M. Brémont, je me vois gourmandé  
Réprimandé, lardé, lapidé, canardé?  
Qu'il suspende sa foudre ou s'il veut que j'en meure?  
Et qui ne sait enfin que, fantaisie ou jardi,  
Derème chante selon l'heure:  
Vive Brémont! Vive Souday!*

Et cela continue de la sorte à propos de la querelle fameuse où Derème prit parti pour le bon sens contre l'abbé académicien et sa poésie pure.

Mais j'ai un faible pour les vers qu'il adresse à Clymène. Laissez-moi en citer encore:

*Clymène, mon amour, où dormez-vous ce soir,  
Et sous votre fenêtre est-il un bleu feuillage  
Au clair de lune? Ici le ciel est triste et noir:  
Les étoiles sont en voyage.*

*Clymène, mon amour, que ne puis-je demain  
Voir vos beaux yeux sourire à la lumière amie,  
Et, guettant le réveil, que n'ai-je votre main,  
Clymène, en la mienne endormie!...*

Et encore:

*Prends la flûte fidèle et souffle aux vieux roseaux;  
La lune monte au ciel qu'ont quitté les oiseaux,  
Les branches du sureau sont d'étoiles fleuries,  
Et les grillons dans l'herbe enchantent les prairies.  
Pourquoi ce cœur amer dans la bonne saison,  
Dans cette chaude nuit qui berce la maison,  
Tandis qu'un papillon s'acharne à la bougie  
Et tourne, et sans daigner poudrer son élégie,  
S'enjuit par la fenêtre ouverte sur l'odeur  
Des trilles mûrs et vers les prés où luit l'ardeur  
Des vers luisants qui sont les étoiles de l'herbe?  
Mais d'anciens bonheurs tu rattaches la gerbe  
Et seul et douloureux jusqu'au ciel pâlisant  
Tu ne contemples rien qu'un beau visage absent.*

Un commentaire, après cela? Vous m'en voudriez trop...

JEAN VALSCHAERTS.

CATHOLIQUES BELGES, employez pour vos souhaits de NOUVEL-AN les timbres d'ORVAL.

## La divine douleur<sup>(1)</sup>

C'est le livre des deuils, des séparations, des abandons, des injustices, des pauvretés, des maladies, des plaies, des humiliations, des trahisons.

Le livre de la souffrance endurée pour l'amour de Dieu.

Le plus haut, le plus beau de Francis Jammes si on ne lui demande pas seulement la saveur poétique, bien que certaines pages (telles : l'ambulance d'Orthez, les pèlerins de Lourdes), nous offrent par leur verve, leur force humaine et comique le même plaisir que *Don Quichotte*, et d'autres, les délicieux rappels de *Jean de Noarricu* et du *Roman du Lièvre*.

*Clara d'Ellébeuse*, jeune fille aux jambes gracieuses, qui, avec Almède d'Étremont et Pomme d'Anis, enchanta nos adolescences; *Angelus de l'Aube*, *Élégies*, sources de poésie, où se rafraîchirent, il y a trente ans, tant de lèvres desséchées; *Georgiques Chrétiennes*, où Dieu — Dieu le Père — n'était encore mis en cause que comme le Créateur des moissons et des familles paysannes; eh! oui! s'il faut comparer, je vous préférerais ce livre de la douleur exaltée, sauvée par Jésus-Christ.

Il convient, je le sais, dans certains milieux « littéraires » de chuchoter à voix haute que le Poète Rustique a depuis sa conversion, « baissé comme écrivain ». Les dix commandements auraient entravé les ébats de ce faune.

Et sans doute, ne connaît-il pas les forts tirages, ni les scandales, et n'est-il plus l'objet — ni parfois la victime — de l'admiration unanime des jeunes — et de ceux qui les suivent pour se donner l'illusion de les mener.

Nous n'avons pas qualité pour le venger de tant d'ingratitude et d'incompréhension. Après les cocktails, de nouveaux jeunes hommes viendront, altérés d'eau pure.

Mais, sans les attendre, il a tenu à s'expliquer lui-même dans un *Manifeste* qui vient de paraître (2) et où la splendeur du langage et son éloquence ne le cèdent à la fierté, à la noblesse de l'apostrophe, à la dignité de la défense.

Nous tenons à reproduire l'essentiel de cette page magnifique. Apollon reconnaîtra les siens.

Souvenez-vous des déclarations de sa jeunesse en l'honneur de la Poésie simple, de ces manifestes pour la *Beauté que Dieu donne à la vie ordinaire*, de tant de choses exquises, mais, rapprochez ces promenades charmantes dans les vallons d'Orthez, où il n'a d'ailleurs cessé de retourner, des sommets pyrénéens vers lesquels aujourd'hui — après avoir à mi-côte rencontré la Brebis égarée — s'élève lentement, d'un pas montagnard, le patriarche d'Hasparren et dites! quand même, quelle ascension!

Ce n'est plus de la Littérature?

Alors, tant pis pour Elle.

THOMAS BRAUN.

J'écrirai tout droit, au risque de déplaire. La prudence mal entendue est une poltronnerie, ou une hypocrisie à l'usage de ceux que le mirage des honneurs retient liés et fascine jusqu'à la mort. Mais l'homme qui a vu se dérouler des modes successives, sans tenter de les adopter pour se concilier la jeunesse et les snobs, celui-là, possédé par son génie, ne saurait se plier aux exigences du monde, de l'ambition et de la politique.

Le poète, j'entends ce mot dans son acception la plus magnifique, doit accueillir la gloire, son plus grand dissolvant, avec la même sérénité qu'il saura subir l'isolement et l'injustice, stimulants

merveilleux d'une âme qui s'impose à la postérité ou, ce qui est plus admirable encore, à elle-même.

Au moment que paraît ce livre, où mon plus grand amour s'est donné tout entier, *la Divine douleur*, je veux m'expliquer ici, touchant l'abîme qui me sépare de plus en plus de la littérature et de l'art contemporains en général. Je dirai donc que cet abîme est creusé par des hommes qui, peut-être, recherchent la sincérité, mais qui ont certainement perdu la raison. J'entends ceux qui prétendent mettre à la porte de chez eux la douleur et la remplacer par une sorte d'ivresse (dionysiaque?), fût-elle provoquée par la drogue, la culture de la mégalomanie, ou par les pires expériences génésiques. Je ne prends point le change. Le bon vin de Ronsard :

*Verson ces roses en ce vin,  
En ce bon vin verson ces roses,  
Et boivon l'un à l'autre afin  
Qu'au cœur nos tristesses encloues  
Preennent, en boivant, quelque fin...*

n'a rien à voir avec l'opium « immense » qui nous rendrait à jamais ici-bas, le Paradis perdu. J'ai retenu ce mot d'Edgard Degas, sur Emile Zola, quand celui-ci fit paraître son livre *la Terre* : « Il nous fait marcher dans la merde en nous affirmant que c'est de la terre labourée! » Je fais mienne cette opinion en l'appliquant à l'un quelconque de ces novateurs, et m'inscris en faux contre l'assurance qu'il voudrait me donner d'une joie sans mélange, salement obtenue qui ne soit bientôt suivie d'une cruelle réaction de leurs centres nerveux. Nos pères appelaient ça : « Jeter de l'huile sur le feu. »

La prétention de se soustraire au plus tangible et au plus constant des éléments qui composent la nature de l'homme — car, en dernier ressort, à tout bien examiner, là est le défaut de la cuirasse de ces gens — n'est qu'une absurdité aveugle, muette et sourde.

De tout temps à jamais, et bien avant le drame infini du Calvaire, qui divisera la Croix, la douleur fut le sujet dominant de toute grande œuvre humaine. Et l'Odyssee, et les tragiques grecs, avant la Chanson de Roland et Shakespeare, bien loin de l'expulser de leur âme, ouvrent les solennels portiques de leur génie aux trépassés, patiens il est vrai, sous cette formule brutale qui s'appelle *jalousie* mais qui, vivifiée, sera la résignation chrétienne qui conduit au salut.

Le système que je condamne, qu'il s'incarne, camouflé, dans un soviétique, un pédant prussien ou un prédicant luthérien, est le même chez Tolstoï, Nietzsche ou Gide. Mais tandis que le premier nous invite à la pratique d'un évangélisme sans Dieu (*Dieu est en nous*), qui nous guérira du cancer, de la rage de dents, de la guerre, et des affres de la mort, le second conseille une sorte de *sursun corda*, grâce auquel un écorché vif oublierait toute douleur à la vue de la belle pourpre de son sang (*la Volonté de puissance*) et le troisième une méthode qui, pour être plus répugnante, n'est pas davantage efficace (*Corydon*).

Deux de ces abstrauteurs de quintessence auraient pu m'objecter — mais l'un a succombé au froid durant un accès de dromomanie, l'autre est mort fou dans un asile — ce que le troisième ne manquera pas de déclarer : que je n'ai point qualité ni mandat pour trancher d'aussi graves problèmes, mon esprit étant, à son jugement, inapte à la philosophie; et que je ferais mieux de retourner à mon *Lièvre*.

Mais, précisément! Je m'en explique dans *la Divine douleur* : je sais que mon lièvre a un sens, le bon-sens, qui est pour lui le sens de la vitesse, tout comme j'ai celui de la réalité que ces gens-là n'ont point, puisqu'ils ne veulent pas voir la vie telle qu'elle est.

Fuir la douleur, par conséquent *se fuir*, tel est le mal du siècle, du haut en bas de cette échelle qui n'est point celle de ce robuste muletier dont Ribera fit le Jacob le plus émouvant.

Une semblable aberration ne pouvait ne point réagir sur la matière, admirable par elle-même, puisqu'elle porte les esprits qui la dirigent; respectée, honorée, dans la pierre et les bois de la cathédrale aux grandes époques de foi, mais faussée, méprisée, adultérée, invertie, dénaturée, corrompue, sophistiquée par les démons dont je parle. Le diable n'aime pas la matière, car elle est de Dieu, mais il s'en sert et la déforme. Il en détruit l'harmonie, il la détourne du sens qu'elle a.

Chaque siècle impose à la matière la forme qu'engendra son

(1) Un volume — Collection Ars et Fides — Bloud et Gay.

(2) *Nouvelles Littéraires*, décembre.

esprit. Ce n'est pas à Racine seul que la noble douleur donne ce rythme solennel, cette courbe grandiose, mais à tout l'art de son temps, aux balcons, aux vaisseaux, aux femmes du Poussin. C'est la douleur, bien que païenne, qui inspire l'aile de la Victoire de Samothrace, et les lyres de ceux qui la chantèrent : la victoire n'a pas lieu sans les morts. Et le même génie qui règle les mouvements de Phèdre préside aux sublimes sursauts de Pascal.

Parfois, il naît un éblouissant cyclone spirituel qui englobe tous ceux qui ont compris qu'un sacrifice leur est nécessaire : l'immersion dans le sang du Christ. Et c'est pourquoi, jusqu'ici, dans toutes les Ecoles de l'univers, peintres et sculpteurs tinent à purifier par de nombreuses représentations de la divine douleur ce que leur passion, parfois un peu trop déchaînée, leur avait inspiré ou leur inspirerait. De là, le sentiment de gêne de ceux qui opposent un *non serviam* à la Croix vivante, devant le contraste des Flamandes de Rubens avec Golgothas désespérés. Mentalité de mystique du Nord, objectent-ils, qui échappe entièrement à notre psychologie actuelle ! Ils parlent à faux. Il n'est qu'à regarder la vérité pour savoir que les plus grands se sont retremés dans l'épreuve du Calvaire, qu'ils revivaient parfois eux-mêmes, et qu'ils savaient nécessaire à l'équilibre de leur génie :

*Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures  
Et d'un grand crucifix décoré seulement...*

Et, pour insister sur les seuls poètes, n'ont-ils pas tous — à part des joneurs de flûte dont l'insignifiance correspond à leur impuissance à souffrir — puisé leur inspiration la plus pure, à la même amère source de pleurs ? Cris arrachés par l'exil d'ici-bas, plus déchirants que les appels de gens perdus dans la montagne, de Villon et de Verlaine ; discours funèbres de Ronsard sur les *Misères du Temps*, qui jettent sur le front de Genièvre le voile d'une grave pénitence ; obsédantes persécutions de Jean-Jacques ; naufrage du *Saint-Géran* plein d'illusions sur les récifs de l'île bienheureuse de Bernardin de Saint-Pierre ; lamentations de René, plus nombreuses que celles de la mer qui le berce ; plaintes sublimes de Lamartine et d'Hugo sur les tombes de leurs enfants ; agonie u loup de Vigny ; insomnies fiévreuses d'Alfred de Musset ; tunique de Nessus de Desbordes-Valmore ; drames immenses de Balzac ; mélancolies, déceptions et migraines du Cayla ; infernale hystérie de Baudelaire et de Rimbaud ; pessimisme de Leconte de Lisle ; amers sourires de Laforgue et de Villiers ; désenchantements de Loti. Tant d'autres, et parmi nous qui vivons !

Donc, jusque-là s'était de tout temps à jamais conservée, dans le creuset de la divine douleur, la beauté de la forme. Elle était ronde, ronde comme le monde et comme la gorge de Cybèle ; souple comme l'encolure de Pégase.

Mais voici *Dada*, la proclamation afin que nul n'en ignore, du renversement des valeurs, des sexes et des langues. Les sages sont enchaînés. Les fous édictent les lois. Pomone est représentée par trois cubes superposés. L'œil du mécanicien de l'express se retrouve dans l'anus du serre-frein de l'arrière. Une colonie de fourmis ailées s'engage dans le robinet d'un siphon polygonal. Une équerre animée joue du violon chez Gallimard. La gastrite de Cocteau se transforme en accordéon sur le pont du trois-mâts le *Douanier-Rousseau*. Ce dé à jouer n'est qu'une dent cariée, extraite sans douleur à Desbordes tandis qu'il adorait dans le poulailler, Guenon, battez du tambour ! Phoque, jouez de l'orgue avec votre moignon !

Minos, Eaque et Rhadamante opinent du bonnet, assis à leur table recouverte de la pourpre des Cours d'assises. Chacun tient un livre ouvert devant lui. Ce sont les trois évangiles de l'Antéchrist dont j'ai parlé au début, qui ont porté leurs fruits de cendre : *Dieu est en nous ; la Volonté de Puissance ; Corydon*. Mais *Corydon* eut pour premier titre *Narcisse*. Hélas !

Laissons les morts ensevelir les morts. Je ne m'occuperai donc ni de Minos, ni d'Eaque, mais je dirai à Rhadamante :

Je t'ai connu jeune, bon, généreux et charmant — pur peut-être ! Pourquoi n'as-tu pas accueilli la douleur quand elle est venue ? Je t'ai connu, avec un génie naissant qui ressemblait à l'étoile du matin. Pourquoi t'es-tu révolté contre la douleur ? Je t'ai connu dès l'aube, quand Alyssa t'enlaçant, ton escarpolette fleurie volait au-dessus des colombes. Pourquoi as-tu répudié la douleur ? N'aurais-tu pas eu une place dans les Assemblées, comme eussent dit nos vieilles tantes huguenotes ? Moi-même, sous mes cheveux blancs, je t'eusse apporté mon laurier sauvage.

Ma divine douleur, c'est à toi que j'eusse dû la dédier. Sachant ce que tu sais, pourquoi ne lui as-tu pas donné un verre d'eau le soir

qu'elle s'est craintivement approchée de ton foyer ? Que ne t'aurait-elle rendu en échange !

Maintenant, elle contemple le mal que tu as fait à ces médiocres. Ce n'est pas elle qui se venge de toi. C'est toi-même, hélas ! qui la venges.

Je t'envoie... Je t'envoie ma divine douleur.

FRANCIS JAMMES.

## Gevaert<sup>(1)</sup>

J'arrive à Gevaert, musicologue. Dans ce domaine, il n'a pas l'activité torrentielle de Fétis, ses ouvrages sont beaucoup moins nombreux, mais autrement forts. Il y mettait le temps. Le second volume de *l'Histoire de la musique dans l'Antiquité* parut cinq ans après le premier, et deux années séparent les deux volumes du *Traité d'harmonie*.

Ici, Gevaert échappe naturellement au jugement du grand public et ne doit compte qu'aux spécialistes. Comme me le disait un jour M. le chanoine Hoornaert : « Pour bien lire un livre, il faudrait toujours être un peu plus fort que celui qui l'a fait. » Comprendre, c'est évaluer. Pourtant, c'est ici que se manifesta le mieux cette merveilleuse intelligence, ce génie.

Gevaert réintuisait en lui les qualités, généralement exclusives l'une de l'autre, du savant allemand et du savant français, du premier avant l'information minutieuse, la documentation consciencieuse, du second, l'intuition pénétrante, la faculté de synthèse, la clarté et la simplicité de la présentation. Cette faculté d'intuition lui permit notamment de pressentir, dans le système musical grec, certains détails dont les découvertes ultérieures ratifièrent l'existence. Son *Traité d'orchestration* fut longtemps l'ouvrage le plus autorisé en la matière, celui de Berlioz étant plutôt esthétique que pratique. Le *Traité d'harmonie* (son dernier ouvrage) est une chose également admirable par l'originalité et la profondeur de vue. Il fut d'ailleurs peu lu et peu compris. Il bousculait trop de routines et d'ailleurs (contrairement aux autres ouvrages didactiques du maître) il était plutôt historique et esthétique, que pratique. C'est un traité pour ceux qui savent l'harmonie et qui veulent savoir « ce qu'il y a dedans ». Reconnaisant lui-même ce défaut, Gevaert avait chargé Huberti de composer pour son traité les exercices qui manquaient, mais il me dit qu'Huberti n'y avait rien compris. Gevaert mort, l'éditeur chargea un autre musicien de ce travail, mais celui-ci n'en fit rien et on en resta là. C'est dommage.

De même, les préfaces de Gevaert pour ses éditions des partitions de Bach et de Gluck, son étude sur les origines de la monodie vocale (dans *l'Annuaire du Conservatoire*) sont des modèles de critique.

En matière documentaire, il n'était pas facile à prendre en défaut. Jeune homme encore, il avait eu un conflit avec Fétis à propos de Monteverdi (car Monteverdi est une découverte de Fétis, et non celle de M. d'Indy) ; Gevaert eut le dessus, et Fétis le lui pardonna difficilement.

Quand Mahillon, nommé à sa demande conservateur de ce musée du Conservatoire qu'il porta à un si haut degré de prospérité, entreprit la rédaction de son catalogue devenu classique, Gevaert lui fit cette recommandation (que Mahillon me répéta) de ne jamais reproduire une assertion sans en vérifier l'exactitude. Il dédaignait ceux qui, comme il disait, « font des livres avec des livres », au risque de perpétuer des erreurs séculaires. Depuis sa mort, les livres de Gevaert ont reçu, surtout en Allemagne, une mise au point nécessaire. Il n'en garde pas moins le mérite indestructible d'avoir (tout en profitant des travaux de Kiesewetter et de Westphal) transféré l'étude de la musique antique du domaine de la documentation livresque sur celui des faits, d'avoir soumis la tradition à l'expérimentation pratique (se basant sur cette idée que la résonance des cordes et des colonnes d'air, ainsi que les capacités de la voix humaine, n'étaient pas différentes au temps de Pithagore et d'Aristote de ce qu'elles sont aujourd'hui). C'était encore une

(1) Voir *La revue catholique* du 23 décembre 1928.

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

# CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

DIXIÈME ANNÉE

## Prendront la parole cet hiver :

- 20 novembre, S. G. Mgr du BOIS de LA VILLERABEL, archevêque de Rouen, primat de Normandie : *Jeanne d'Arc, du bûcher à la réhabilitation.*
- 27 novembre, Le Commandant PIERRE WEISS, commandant le Bourget : *Les charmeurs de nuages.*
- 4 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les vedettes.*
- 11 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les têtes folles.*
- 18 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les fonctionnaires.*
- 8 janvier, M. HENRI MASSIS : *Les écrivains que j'ai connus.*
- 15 janvier, M. JEAN YBARNEGARAY, député des Basses-Pyrénées : *Lamartine, orateur de génie.*
- 22 janvier, M. JACQUES COPEAU, lecture : *L'Odyssée de Homère.*
- 29 janvier, Le Comte de SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France : *Talleyrand, sa vie, son œuvre.*
- 5 février, M. LÉON BÉRARD, ancien ministre de l'Instruction publique, sénateur.
- 12 février, M. MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française, ambassadeur de France : *Trois impératrices.*
- 19 février, Le Capitaine CARLO DELCROIX, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.
- 26 février, M. PHILIPPE de LAS CASES, du barreau de Paris : *La Justice et son Palais.*
- 5 mars, Le Comte GONZAGUE DE REYNOLD, professeur à l'Université de Berne, membre suisse à la Commission de Coopération intellectuelle de la S. D. N. : *Où va l'Europe?*
- 12 mars, M. HILAIRE BELLOC : *Le génie du peuple anglais.*

La sixième conférence sera donnée le mardi 8 janvier, à 5 heures précises, par M. Henri MASSIS,  
SUJET : Les écrivains que j'ai connus.

Cartes particulières pour chaque conférence en vente à la Maison F. LAUWERYS, TREURENBERG, 36, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

## Dix Conférences

de M. ANDRÉ BELLESSORT sur VICTOR HUGO

Pour célébrer dignement le dixième anniversaire de leur fondation par S. Em. le Cardinal Mercier, les Conférences Cardinal Mercier offrent à leurs fidèles abonnés l'occasion d'entendre à Bruxelles, les dix conférences que M. ANDRÉ BELLESSORT fera cet hiver, à Paris, à la Société des Conférences, sur Victor Hugo.

- |   |   |
|---|---|
| Jeu. 17 janv. — Des Odes et Ballades aux Rayons et Ombres   | Jeu. 21 fév. — Le poète épique : La légende des Siècles et la Fin de Satan                    |
| Jeu. 24 janv. — Le Théâtre de Hugo                          | Jeu. 28 fév. — Le lyrisme des Contemplations des Quatre Vents de l'Esprit et de Toute la Lyre |
| Jeu. 31 janv. — Ses premiers romans : Notre-Dame de Paris   | Jeu. 7 mars — Les Misérables  |
| Jeu. 7 fév. — Victor Hugo journaliste et voyageur           | Jeu. 14 mars — Les derniers romans : les Travailleurs de la Mer et l'Homme qui rit            |
| Jeu. 14 fév. — Les Choses vues et le Rhin                   | Jeu. 21 mars — De l'Année terrible à l'année fatale   |
| Jeu. 14 fév. — L'Exil : Napoléon-le-Petit et les Châtiments |   |

LA LOCATION EST OUVERTE

Prix de l'abonnement à la série des dix conférences : 100 francs.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS  
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM, TÉL. : 220.50

conséquence de ce réalisme pratique qui formait le fond de sa nature et sur lequel je reviendrai.

Tout cela suppose un labeur formidable. Celui-ci ne l'avait pas usé. Je le vois encore, à quatre-vingts ans, dans son veston de velours noir, penché sur son bureau et lisant sans lunettes les plus obscurs grimoires. Ce dernier privilège, il l'attribuait à ce qu'il n'usait jamais ni d'électricité, ni de gaz, ni de pétrole, mais toujours d'huile grasse, dont la douce lumière d'or auréolait son bureau. Son érudition extraordinaire en toutes matières, il l'avait acquise par l'autodidactie, arme des forts et perdition des médiocres (à cette époque, l'enseignement musicologique n'existait pas le moins du monde en Belgique, où il commence à peine à s'organiser). Il était servi par une mémoire invraisemblable qui le dispensait, en grande partie, des notes et des fiches, cauchemar du travailleur intellectuel. Il me donna de cette mémoire des témoignages stupéfiants, chantant notamment des chansons populaires espagnoles qu'il avait apprises dans le pays lors de son voyage du prix de Rome. On pouvait l'interroger sur n'importe quelle matière, jamais on ne le prenait sans vert. Quand il ne pouvait pas vous répondre directement, il disait : « Voyez dans tel ouvrage, tel chapitre. » Il parlait une demi-douzaine de langues. L'accompagnai chez lui Albeniz, avec lequel il se mit à *hablar* l'espagnol comme s'il ne faisait que cela toute la journée.

Aussi, sa conversation était-elle prodigieusement intéressante, d'autant plus qu'il s'exprimait volontiers par aphorismes nets et tranchants qui avaient des allures d'épigrammes, et que, toujours, il s'élevait à la synthèse et aux idées générales. Il aura, hélas ! manqué à ce, Goethe un Ekkermann. Inutile d'ajouter qu'il ne s'agissait pas de discuter avec lui, mais d'écouter et de s'instruire. Ceci est une des raisons pour lesquelles ses affections allaient préférentiellement à des êtres assez nuls, de simples écouteurs, comme le brave Bmel. Le cas était à peu près le même de son *jamulus* Léon Jouret, très brave homme, spirituel si l'on veut, mais, au fond, un simple plaisantin. Si l'on avait ôté à Jouret sa légendaire houppelande, son chapeau haut de forme à bords plats, il fût resté Jouret, c'est-à-dire pas grand chose. Mais il amusait Gevaert de ses blagues, de ses historiettes et de ses calembours. Ce souverain de la musique en Belgique avait son Triboulet ; — il avait aussi son Torquemada...

Pour finir avec les livres de Gevaert, je voudrais encore insister sur leur style. On a tort de ne considérer comme littérateurs que les auteurs d'ouvrages d'imagination, romanciers, nouvelles et poètes. La littérature spéciale peut participer des mêmes qualités. A ce titre, je considère Gevaert comme un des premiers écrivains de langue française de la Belgique, une sorte de Taine. Son style est merveilleux par la richesse du vocabulaire, la propriété des termes, l'élégance et la forte concision. Celle-ci est telle que la lecture de ses livres en est fatigante. Il n'y a pas un mot de trop et l'attention doit rester tendue sans fléchir. Frappé de cette qualité, je lui demandais un jour comment il arrivait à cet extraordinaire tassement de l'idée dans les mots. Il me dit qu'il recopiait plusieurs fois chaque page, en éliminant et en réduisant au fur et à mesure, jusqu'à ce qu'il arrivât à un « extrait ». Au point de vue de la forme et de la cadence, il relisait aussi tout haut, comme Flaubert dans son « gueuloir ».

\* \* \*

J'arrive enfin au fonctionnaire, au directeur. Ici encore, peuvent seuls apprécier Gevaert ceux qui travaillèrent sous sa direction. Aussi faudrait-il, pour en faire une peinture exacte, entrer dans des détails qui m'entraîneraient trop loin et devrai-je me borner à quelques remarques.

L'action directoriale de Gevaert fut d'une importance colossale. Indépendamment de ses mérites, cela tient en partie à la continuité de cette action exercée, dans le même sens, durant trente-sept ans. Aussi se moquait-il agréablement (notamment dans une interview accordée à Brisson) de l'allure en zig-zag qu'une direction temporaire limitée par la loi imprime nécessairement au développement d'une institution. Gevaert réorganisa l'enseignement dans l'établissement qui lui était confié, il le pénétra de son esprit et il agit par répercussion, sur les établissements d'éducation musicale, conservatoires et écoles de musique, du pays tout entier.

Il n'était pas difficile, pour un observateur, de démêler les principes (si l'on peut dire) de cette direction prestigieuse. D'abord, Gevaert savait admirablement choisir ses hommes. Il possédait même cette faculté rare, propre aux grands chefs d'Etat, à un

Louis XIV, un Napoléon, un Léopold II, de savoir non seulement choisir, mais encore susciter les hommes. Aussi, quelle admirable équipe professorale il avait su réunir ! Je rappellerai ou citerai seulement, dans l'ordre approximatif d'ancienneté, les noms de Joseph Dupont (1), Ferdinand Kufferath, Joseph Servais, Poncelet, Alex. Cornélis, Ad. Wouters, Petipa, Ed. Jacobs, Zarembski, Vermandèle, Guidé, Soubre, Eug. Ysaye, Seha, De Greef, Huberti, Meerloo, Anthoni, Gurickx, Goeyens, Beckautte, Van Hout, Demest, Bageard, Chomé, Tinel, Thomson, Boogaerts, Marchot, Gilson, De Boeck, Kips, Delatte, Sevenants, Mahy, Risler, Van Dyck, Minet ; ceux de M<sup>me</sup> Tordeus, Neury-Mahieu, Cornélis-Servais, Kips-Warnots, Flament... combien d'autres.

Gevaert fut aussi un manieur d'hommes de tout premier ordre. Mahillon, qui avait coutume d'appeler Gevaert un « colosse », disait avec raison que s'il n'était pas devenu un grand artiste, il eût fait un incomparable diplomate. Inutile de faire remarquer que cette dernière qualité n'est pas toujours celle des artistes, qui sont, par essence, des spontanés et des irréfléchis. C'est bien, d'ailleurs, la chose la plus étrange du monde que l'on exigeât d'un directeur de conservatoire qu'il fût à la fois un compositeur réputé, un excellent chef d'orchestre et un bon administrateur. Gevaert en disait un jour, à ce sujet même : « Voyez Benoit : quel admirable artiste — et quel pitoyable administrateur ! Lui était un bon administrateur, parce qu'il était un diplomate.

Ici, les histoires me reviennent en foule.

La ville de Louvain cherchait un nouveau directeur pour son conservatoire. Il y avait trois candidats. Gevaert fut consulté. A ce moment, le vieux Guillaume, secrétaire du Conservatoire, était malade, et je m'étais chargé d'une partie du courriel.

— Répondez-leur, me dit Gevaert, que je ne sais pas qui leur recommander.

Je fis la lettre, le directeur y jeta un coup d'œil :

— Ce n'est pas cela, vous ne m'avez pas compris. Il faut leur donner à comprendre, — mais sans le leur dire — que je sais parfaitement lequel des trois est le meilleur, mais qu'il ne me convient pas de leur l'indiquer...

Il y a des gens qui parviennent à vous froisser en vous accordant ce que vous leur demandez : lui, vous contentait en vous le refusant. Quand le pauvre Dery eut l'idée de fonder, aux Galeries Saint-Hubert, un magasin de musique, il alla naturellement voir Gevaert pour lui demander son appui. Je le rencontrai comme il sortait, rayonnant :

— Tu es content ?

— Comment donc !

— Il t'a promis quelque chose ?

— Non... non, mais il a été si gentil !

Un jour, un mandoliniste étranger (1) vint trouver Gevaert pour lui proposer de créer, au Conservatoire, une classe de mandoline. Le directeur ne le remballa pas, mais lui dit :

— Le cours de harpe a été fondé au Conservatoire par S. M. le Reine Marie-Henriette. Il serait habile de faire fonder celui de mandoline par la Comtesse de Flandre. Voyez un peu de ce côté.

L'autre parti très emballé, — et l'on n'en entendit plus parler. Quand un professeur de l'établissement venait entretenir Gevaert d'une modification saugrenue à introduire dans le régime de l'établissement, il ne manquait pas de lui dire :

— Votre idée n'est pas mauvaise ; je l'examinerai. Envoyez-moi un peu un rapport là-dessus.

Naturellement, il n'était plus question de rien.

Autant Tinel, après lui, devait être spontané et fougueux, autant Gevaert était prudent et réfléchi. Une fois, j'avais puni un élève, à tort. Celui-ci fut trouver Gevaert et n'eut pas de peine à lui prouver son innocence. Je m'attendais aux pires éventualités, mais le directeur se borna à me dire, assez paternellement :

— Il ne faut jamais prendre une décision *ab irato*. Donnez-vous le temps de la réflexion. Quand vous avez écrit à quelqu'un une lettre dure, ne l'envoyez pas tout de suite, mettez-la dans un tiroir jusqu'au lendemain, et vous verrez.

Le prestige de Gevaert était incomparable. Quand il passait dans

(1) Auguste Dupont, l'éminent pédagogue du piano, était déjà en fonction au Conservatoire de Bruxelles avant la nomination de Gevaert. Il en était de même de Neumanns, Dumont, Dubem, Mailly, Coiyens, Eleetinckx, Pâque, Beckman, Warnots, Merck et Brassin.

(2) Je m'empresse de dire, pour prévenir toute confusion, qu'il ne s'agissait pas de M. Rameri, l'excellent mandoliniste, qui n'était pas encore à Bruxelles en ce moment-là.



les vestibules du Conservatoire (il n'y passait d'ailleurs que pour aller aux concours ou pour conduire une répétition), la tête baissée, méditatif, sans regarder personne (un peu l'allure de Jules Van den Peereboom), — les élèves seraient rentrés dans le mur. Je n'ai jamais, moi, vu Gevaert en colère. Ce phénomène météorologique était d'ailleurs très rare, et il paraît qu'il était dépourvu d'agrément. Mais personne ne franchit jamais sans appréhension la porte de son bureau (ce bureau où sont appendus à présent les violons et les altos du musée du Conservatoire) et j'ai vu de vieux professeurs sortir de là en pleurant. C'est à peine si l'on osait lui répondre. Je reçus, un jour, moi, ce que le langage administratif nomme un « cigare » énorme, pour une faute purement imaginaire. Gevaert commettait une confusion de personnes. Je n'aurais en qu'un mot à dire pour la dissiper; ce mot, je n'osai pas le prononcer, et je sortis du fatal bureau avec mon « cigare ».

— Et vous avez joliment bien fait, me dit Wotquenne à qui je racontai mon aventure, car cela vous aurait coûté cher...

Par contre, quand on était dans ses bonnes grâces, quand il était content, il vous invitait à vous asseoir dans son bureau — et cette faveur était pareille à celle, pour les grands d'Espagne, de demeurer couverts devant leur souverain.

La discipline, au temps de Gevaert, était terrible au Conservatoire. Il est même certain qu'il vous morigénait parfois sans raison, sous un prétexte quelconque, uniquement pour « remonter la pendule », pour ne pas laisser le monde s'endormir dans une fausse sécurité, le tenir alerté, sur le qui vive, à cran.

Au surplus, la roche Tarpéienne ne fut pas aussi près du Capitole qu'elle l'était du Conservatoire. A qui avait cessé de lui plaire, il offrait aussitôt la cigue. Quelques témoignages seulement.

Un jour, à une répétition d'orchestre, Duhem, l'ancien professeur de trompette, prédécesseur de l'éminent virtuose M. Goyens, fait un couac. Gevaert lui adresse devant tout le monde une admonestation ironique. Sur quoi Duhem, un peu nerveux :

— Alors, maître, si on ne peut plus faire une faute, j'aime autant m'en aller...

— Je vous prends au mot, Monsieur.

Quelques jours plus tard, Duhem n'était plus professeur au Conservatoire.

Beaucoup se souviennent encore du vieux Platteel, régisseur de l'orchestre. Platteel s'était tellement inféodé à Gevaert qu'il s'était fait sa tête, sa démarche, et qu'il disait : « L'an prochain, nous ferons la Neuvième ». En fonction depuis quelque vingt ans, Platteel se croyait naturellement inamovible, comme le patron. Mais un jour, à la suite de je ne sais quoi, se trouvant dans le magasin de musique situé en face du Conservatoire, à l'enseigne de la *Maison Beethoven* (et que beaucoup d'élèves de ce temps se figuraient fondée par le musicien en question), il eut l'imprudence de dire, parlant de Gevaert :

— *'nen boer bleeft 'nen boer; keert hem om, en 't es noch 'nen boer.*

Le propos traversa malheureusement la rue, et, le jour même, M. Wotquenne, le propre gendre de Platteel, était chargé de prier son beau-père de donner sa démission, ce que celui-ci fit incontinent.

Conseillé, je pense, par Mahillon, Gevaert m'offrit sa succession. Ceux qui me connaissent savent si j'étais fait pour cet office de marcheur-sur-les-pattes et, éventuellement, de distributeur d'amendes pour retards. J'acceptai néanmoins. J'y mettais toute la conscience possible, de manière que cela marchait tout de même. Mais un soir, jour, Edouard Bauwens, professeur de la classe d'ensemble pour voix d'hommes et directeur d'innombrables orphéons provinciaux, me dit :

— Je dirige demain un concert à Quaregnon et Louis Miry doit jouer un solo de violoncelle, mais il y a répétition d'orchestre au Conservatoire. Donne donc congé à Miry...

Accédant à ce désir, je portai Miry malade et mis à sa place un des suppléants dont il a été question tout à l'heure, lequel n'était autre que M. Léopold Samuel, plus tard prix de Rome et inspecteur des écoles de musique du royaume. Cependant, une lettre anonyme (?) mit Gevaert au courant de la chose. Cité à comparoir, je soutins effrontément que Miry était malade, mais dus finir par avouer mon forfait. A midi du même jour, M. Wotquenne me convoqua par dépêche dans son bureau et m'invitait, de la part de Gevaert, à démissionner. Très alarmé, je fus trouver Gevaert pour implorer sa clémence et promettre que je ne le ferais plus, na. Gevaert fut doux, mais inexorable.

— Je me suis trompé sur votre compte. Vous êtes fait pour manier les choses, non les hommes, Rentrez plutôt au musée...

Et je fis comme Platteel.

Il est de notoriété qu'on ne démissionne pas ainsi un fonctionnaire nommé par arrêté royal ou ministériel. Mais avec Gevaert, il s'agissait bien de cela! On se figure d'ailleurs ce qu'eût été, avec un tel homme, la situation d'un professeur ou d'un fonctionnaire, maintenu en place contre le gré directorial. C'est qu'il avait réussi à faire du Conservatoire une monarchie dans le sens le plus strict du mot. Les règlements n'étaient pas faits pour lui ou il s'arrangeait pour tourner autour, vis-à-vis de la Commission de surveillance, dont le rôle, à ce moment, devait être parfois bien délicat. Il fallait bien le laisser faire. On savait d'ailleurs en quelle haute et juste estime le Roi tenait son maître de chapelle. Mahillon me raconta souvent, non sans admiration, que Gevaert prit un jour à partie le ministre compétent dans une publication subsidiaire par le ministère lui-même, c'est-à-dire l'*Annuaire du Conservatoire*. Une année qu'on lui avait refusé un crédit spécial pour engager un trombone supplémentaire en vue des concerts, ceux-ci furent simplement supprimés. Gevaert était tyran au point qu'il y avait danger à lui demander conseil, car, le conseil donné, on n'aurait osé faire autrement qu'il n'avait dit.

Inutile de dire qu'avec cette mentalité, la démocratie n'était pas de son goût. Il me tint un jour ce propos, dont je garantis la lettre, tant il me frappa :

— La démocratie, c'est la médiocrité irresponsable.

Quand le Tsar eut appelé à la vie la Douma, — cette inoffensive Douma, — Gevaert dit qu'il considérerait cela comme un « malheur personnel ».

La résistance devait naturellement irriter un tel homme. Un de ceux qui lui tenaient tête était Tinel, la justice et l'équité même. Tinel fut le seul à protester contre le jugement inique par lequel, en 1891, le prix de Rome fut refusé à Leku, contre l'attente des concurrents eux-mêmes, par un jury dont Gevaert était la personnalité la plus représentative. Une autre fois, après un concours du Conservatoire où Gevaert avait imposé son candidat aux suffrages du jury, Tinel alla jusqu'à lui refuser la main.

(A suivre.)

ERNEST CLOSSON.

## Portrait littéraire de Paul Cazin<sup>(1)</sup>

Vous avez entendu quel son rend cette langue. Auprès d'elle, l'Anatole France tant vanté me paraît court et clair. Rien n'est plus naturel et rien ne prolonge mieux le grand et cher langage des portraits de La Bruyère et des préfaces du grand siècle. Non pas que cette langue retarde, que la formule en soit figée. Elle est capable, au contraire, d'assimiler tout ce qu'il y a d'assimilable dans le grand travail accompli depuis Châteaubriand et Hugo. Mais ces deux-là, c'est déjà la perte de l'innocence. Ils « artialisent » (2).

Il en est du français comme des âmes que le mal a touchées. Elles peuvent guérir : il y a une sécurité, provenant de l'ignorance, qu'elles ne recouvrent pas, si ce n'est après une longue purification. Longtemps, leur mémoire leur rappellera qu'elles peuvent glisser au bord du précipice. Après l'orgie mentale et verbale du Romantisme, après les tentatives insensées du Symbolisme, il est rarissime, de nos jours, de trouver un style dans lequel l'équilibre des qualités classiques ne soit pas rompu et qui, par ailleurs, ne sente pas l'archaïsme (3). Bien des styles contemporains, vantés pour leurs qualités françaises, ne nous donnent pas cela.

(1) Voir la *Revue Catholique* du 21 décembre.

(2) Montaigne.

(3) Le malheur du néo-classicisme, c'est d'archaïser. Son péché, c'est le *misogénisme* ou, si l'on veut, le *passéisme*, qui le rend caduque avant l'âge.

Depuis la Révolution, c'est le sens propre qui tend à régner en littérature et en art, comme en religion et en politique. Ce n'est pas qu'à mon avis, il faille tellement regretter l'ambiance du grand siècle. Non! il fut gallican ce siècle et janséniste! Mais la littérature est l'expression de la société. Et au XVII<sup>e</sup> siècle, elle fut essentiellement aristocratique et hiérarchique comme la classe sociale — Cour et Ville à l'exclusion du Champ et de l'Atelier — qu'elle reflétait presque exclusivement.

C'est pourquoi je me dis que si le XIII<sup>e</sup> siècle de saint Louis, de saint Thomas d'Aquin et des Cathédrales, avait eu à sa disposition les moyens d'expression du XVIII<sup>e</sup>, avec une égale gratification de talents, nous aurions une littérature classique moins polie et de bon ton, peut-être, mais combien plus profonde, plus dramatique, plus richement universelle, plus parlante au cœur, à l'imagination et à l'âme, parce que plus religieuse et moins étroitement courtoise (1).

Le romantisme l'a entrevu, qui a entrepris, presque à son insu non sans une énorme naïveté, une véritable restauration du spiritualisme. Rousseau, Chateaubriand, Hugo: qu'est-ce d'autre que l'Âme qui fait sa rentrée dans la littérature française desséchée par « l'esprit », mais au milieu d'un trouble immense? Avec Baude-laire, le « pas catholique » est franchi, encore en secret toutefois, et sous le signe du blasphème. Avec Barbey d'Aurevilly, le catholicisme est publié à nouveau. Cependant, ces hommes restent encore inférieurs au meilleur d'eux-mêmes et ce qui sort d'eux s'en ressent.

Avec Léon Bloy, le Verlaïne de *Sagesse*, Hello, Veuillot et Claudel, on peut dire, enfin, qu'il triomphe des impuretés qui surabondent à l'origine et tout le long de cette renaissance, dont il est miraculeux qu'elle ait réussi.

Et voici que nous nous trouvons, de nos jours, devant un étonnant mouvement aussi authentiquement littéraire qu'authentiquement catholique. Dans tous les genres, une pléiade de noms s'impose. Un rayon, au moins, du haut esprit du Moyen âge est ressaisi et étincelle pour la seconde fois.

Quel est l'avenir de ce renouveau? Il est suspendu aux futurs déplacements historiques. Il agit, certes, lui-même sur l'Histoire. Mais l'accord profond, le synchronisme que l'on constate toujours entre les grands faits historiques et littéraires, réclame, pour qu'il puisse vraiment s'épanouir en un âge classique, une restauration catholique de la société elle-même. Et cela, c'est l'avenir indé-chiffré.

En attendant, la formule vivante du grand style français est à peu près perdue. Or, Cazin la possède dans une rare plénitude. C'est même un aspect important de son originalité.

D'ailleurs, sa culture se confond étroitement, à la base, avec celle des écrivains du grand siècle. Et, pas plus qu'eux, il n'est homme de lettres. Il s'en défend avec force. Il est seulement homme de cabinet dans toute l'acception du terme, homme de livres comme d'autres sont d'épée ou de robe, helléniste, scolaste, linguiste, bref, un vrai et profond humaniste. Mais il est tout cela

(1) Il suffit de penser quel drame national aurait pu devenir le « mystère », violemment supplanté par le genre, après tout faux, qu'a été la tragédie classique.

Le maître romainiste Joseph Bédier a écrit sur l'esprit de la littérature du moyen âge, une très belle et très lucide étude, intitulée *L'Esprit de nos anciens romans de chevalerie*, dont la conclusion est à méditer.

« La merveille est que la décadence n'ait pas été plus rapide et qu'une poésie adressée à de très larges publics ait gardé si longtemps une si fière tenue. Dans les chansons de geste, aimons ce que jamais on ne verra à deux fois, et c'est leur longue fidélité aux inspirations premières, la constance avec laquelle ces romans, populaires par destination, ont célébré les vertus de l'épée. Adressées à tout le peuple de France, il est beau que les chansons de geste rendent un culte sincère à la plus réelle, à la plus vaste, à la plus tutélaire puissance du temps, la chevalerie (E. Lamy). Recherchant les idées et les sentiments où les cœurs les plus nombreux pussent immédiatement communiquer, visant la foule, il est beau qu'elles exaltent ce qu'il y a de plus noble et de plus rare sur la terre: dans les cycles du Roi et de Garin de Monglanc, le désintéressement dans le cycle de Doon, l'esprit de justice, Foi, religion du serment, abnégation de soi-même, il est beau qu'elles soient fondées, comme la tragédie cornélienne, sur l'honneur. Il est beau que, s'adressant à la fois aux petits et aux grands, elles répètent que « droite justice vaut bonne prière » et qu'elles enseignent, comme l'Église, le sacrifice (E. Mâle). Il est beau que, pour avoir mis en œuvre les antiques traditions des sanctuaires de chez nous et les pensées semées au long des routes de saint-Jacques de Compostelle et du Saint-Sépulchre par les croisés et des Pèlerins français, elles nous servent encore, après tant de siècles, à fortifier en nous le sentiment national, et qu'elles nous offrent, toujours vivace et expressive, la Légende Dorée de la patrie. *Opus francigenum.* » (*La Revue de France*, n° 1, 15 mars 1921, Paris.)

Que n'aurait pas donné une littérature qui, disposant de la plénitude de ses moyens d'expression, aurait été animée de cet esprit-là!

dans une enveloppe extérieure de bourgeois français, qui règle sa maison en ville, qui soigne ses bêtes à la campagne, raffole du travail des champs et y est fort expert. On voit très bien Paul Cazin conseiller ou même maire d'Autun. C'est un médiatif actif, plus enclin à œuvrer, toute sa vie durant, au fond de sa province d'adoption, la Bourgogne, qu'à se produire bruyamment dans le trouble et décevant monde littéraire de Paris. Il n'a fallu rien de moins que le choc d'une guerre mondiale pour le projeter hors de sa solitude studieuse. Son tempérament, où les nerfs dominent, des nerfs tendus et vibrants comme un spiral de montre, le vouait à une misanthropie douloureusement repliée sur elle-même. Mais la Foi exclut la misanthropie, plate des grands sensibles. Elle les cautérise. Sans la Foi et sans la Guerre, nous n'aurions pas l'auteur de *Décadi*. L'avenir aurait seulement connu un memorialiste et un épistolier des plus curieux et des plus intelligents dans la méchanceté. Du reste, l'avenir n'y perdra rien, même de ce côté j'en suis certain.

A ce lettré de race, au raffiné dans l'art de bien dire, les énergies d'en bas, qui vivifient comme une sève, ne manquent donc pas. Il est vigoureusement le petit-fils de son grand-père, vieil homme d'une belle verdure, au solide bon sens populaire, au cœur droit et à l'humeur fière. C'est peut-être bien le grand-père de son petit *Décadi*, qu'il faudrait dire, mais qu'importe! A défaut d'un aïeul de cette espèce, soyez bien sûr que Cazin a des aïeux, toute une lignée d'aïeux. Cela se sent rien qu'à sa langue, car le parler du peuple de France, qu'il s'agisse de l'homme du terroir provincial ou de l'homme du pavé de Paris, du toisais ou de l'argotique, est plus proche, plus consanguin du grand style mollièresque (sinon racinien), que du langage raréfié d'un Flaubert, pour ne pas parler des Goncourt. C'est par le grand courant souterrain, par le tuf populaire que s'assure la continuité de la tradition. Il bruit largement sous les livres de Cazin.

Non pas que celui-ci ait « la superstition de l'Age d'or, ni l'adoration béate de la routine, ni le désir enragé de revenir à tout prix à un point précis du passé ». C'est tout le contraire qui est vrai. Il aurait, dit-il, voulu répondre en son temps, au comte de Mun, qu'il y a quelque chose de plus sacré encore que la volonté des morts, c'est la conscience des vivants. Mais, continue-t-il, une chose me déplaît dans le vent du progrès qui souffle autour de moi. C'est ce *rerum domesticarum contemplus* que l'Orateur romain reprochait aux Quirites... Que de fois n'entend-on pas des gens s'écrier: « Que diraient nos ancêtres s'ils revenaient, en voyant nos belles inventions? » J'ai bien peur qu'ils ne nous jugent plus sots ou plus méchants qu'eux, nous qui ne savons pas nous arranger pour sauvegarder la continuité de l'Histoire et leur faire une petite place. Je ne veux pas, moi, d'une société où mon grand-père ne saurait où se mettre. Je veux que l'on garde le passé de la France, comme on garde avec amour et crainte toute chose chérie et périssable, sachant bien qu'il s'en perdra toujours assez comme cela... (1).

Cet esprit tout plein d'humaine universalité, cet admirateur savant de Platon et de Virgile, ce traducteur de Stanislas Reymont, l'auteur des *Paysans* et de plusieurs volumes de mémoire polonaise, ce polyglotte, ce voyageur, cet habitant de Varsovie, est tout d'abord un communal attendri et fervent. Et ceci est encore un trait bien classique, car le propre des œuvres éternelles, c'est d'être, à la fois et à un degré éminent, nationales et locales: l'extrême particularisme s'y épanouit dans l'extrême universalité. Il est donc pour plaire aux communaux renforcés que nous sommes, nous Belges, l'homme qui a écrit cette phrase: « Si la commune se gâte, n'est-ce point la cellule nationale qui s'altère? » En le lisant, j'en suis bien sûr, beaucoup des nôtres sentiraient refluer en eux un monde de choses naturelles que l'air du siècle y a desséchées, comme ces astéries depuis longtemps sorties de la mer et qui, remises à l'eau, se reprennent doucement à vivre. Mais puis-sons-nous, comme Cazin, prolonger notre légitime et vital particularisme par un haut esprit national et humain et échapper à l'étouffement et au rancissement auxquels nous avons trop souvent succombé!

\*\*\*

J'ai rapproché le nom de Cazin de beaucoup de grands noms, au cours de cette étude, et je l'ai même opposé à plusieurs. J'ajoute qu'il en évoque toute une lignée d'autres: La Rochefoucauld,

(1) *Les Lettres* du 1<sup>er</sup> janvier 1920. Ma Boîte aux lettres.

La Bruyère, La Fontaine, Molière, Le Sage, Chamfort, Courier, Stendhal, et même — sur le plan strictement littéraire, faut-il le dire, car pour la race morale, il y a un abîme entre les deux — cette crapule de génie qui a nom Voltaire. Lignée de moralistes et de satiriques au trait acéré, beaux esprits vifs et fins, spirituels jusqu'au bout des ongles, sachant rire et faire rire, qui qu'ils en aient, truculents de cette verdeur gauloise qui remonte au moyen âge par Molière, Rabelais, Régnier, plus opposée encore à « l'effroyable tristesse, à la tristesse anglaise » (1) qui distingue le douzeur XIX<sup>e</sup> siècle.

Une autre qualité classique que Cazin possède à un haut degré, c'est le goût. Je pense que personne ne conteste, souvent, qu'un Hugo, quoique génial, manque de goût. Le goût est un certain flair des essences et de leurs convenances intimes, combiné à un juste sens de la mesure : combinaison qui est une des plus délicates manifestations de l'intelligence pratique, calculée comme une rouerie, spontanée comme un instinct, infailible comme une évidence. A prendre les choses en gros, on peut dire que dans nos deux siècles classiques, le goût est une constante et qu'il y paraît souvent à un degré de raffinement suprême. Le siècle du Romantisme, dont toute une face se caractérise par la confusion et le manque de mesure, est un siècle où le goût est fréquemment mauvais.

L'écueil du goût, aux siècles de Racine et de Voltaire, a été l'afféterie et une insupportable étroitesse. Voltaire, considéré comme arbitre des élégances littéraires, tombe presque tout entier sous la sanction de cette magnifique parole de Vauvenargues (qu'il affirmait admirer, ce que j'ai peine à croire) : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. » Il y a un goût supérieur que sans âme on n'a pas. Et il ne suffit pas d'être déiste pour avoir de l'âme!

De l'âme, Cazin en a. Il en a même à revendre, si je puis dire. Traversez l'enveloppe de son enjouement, et vous tombez en plein dans ce qu'il appelle son « déraisonnable mysticisme ». C'est avant tout par là que cet homme tourmenté, sensible et souffrant se détend et se résout. Son vrai fond est fait d'âme, d'abord au sens de Vauvenargues — nous dirions de sensibilité, celle d'un homme de cœur qui serait à la fois magnanime et tendre — et d'âme au sens où nous le prenons aujourd'hui, c'est-à-dire de profond sentiment religieux. Ce contraste entre l'homme d'esprit et l'homme spirituel, entre l'ironie et l'esprit de prière, entre l'humanisme et la piété surnaturelle, entre le *spiritus* et le *mens* (*psallam spiritu, psallam et mente*), voilà, à mon sens, le trait le plus caractéristique de Cazin, et c'est ce qu'il importe de bien voir, si l'on ne veut pas méconnaître sa vraie figure.

Qu'on me comprenne bien. Les deux éléments ne subsistent pas à part. Au contraire, l'un informe l'autre : la piété gouverne l'ironie, non pas à la suite d'un propos délibéré, mais parce qu'il est normal, dans l'homme, surtout dans l'homme simple et franc, quoique raffiné, que toutes les facultés et tous les dons se mettent au service du plus fort amour.

Si Cazin donne carrière à son tempérament d'ironiste et de satirique, c'est pour servir la Vérité qu'il aime et qui, étant Splendeur, est offusquée par toute laideur morale. S'il se permet, pour parler religieusement de la Religion, le même ton de badinage qui servait jusqu'ici au sarcasme libertin, à Voltaire, à Anatole France, c'est pour arracher l'arme des mains déloyales et malfaisantes de ces sectaires du Non Amour. Certes, il y faut rudement du talent et un tact peu ordinaire, et le support d'une foi ardente, car l'écueil ici serait, en voulant châtier l'inconvenance, de tomber dans une inconvenance moins coupable, mais, en un sens, pire. C'est l'écueil, Cazin a trop de finesse et de sens chrétien pour ne l'avoir pas évité. Toute âme droite, tout esprit juste sentira d'emblée, en le lisant, que sa verve satirique n'est rien d'autre que sa ferveur retournée et présentant la pointe, et que, quand il s'élève contre la médiocre mentalité religieuse de trop de contemporains (qui ne sont d'ailleurs visés que sous le voile de la fiction) elle n'est rien d'autre que cette chose admirable que Joseph de Maistre a nommée, avec sublimité, une « colère d'amour ». Ce rieur est un véhément. Ce satirique est un tendre, cette intelligence ailée est par-dessus tout un esprit profondément attaché à l'ineffable réalité de l'Invisible. C'est là ce qui lui donne cet accent personnel, ce tour original de pensée et de style qui font de lui, dès à présent, un écrivain de premier ordre, ni plus ni moins que la promesse d'un classique. On est prié de se souvenir que le génie d'un grand écrivain peut

être limité et même restreint, pourvu qu'il soit profond et pur, incommunicable, authentique. Et ceci, c'est bien le cas de Cazin.

C'est pour cela qu'il nous apporte, comme l'a dit Jacques Maritain (1), la promesse d'un humanisme chrétien renouvelé.

\* \* \*

Il y a eu une époque, depuis que le Seigneur a promené son verbe divin dans les villages de la Judée, où l'humain, dans la pensée et dans les arts, s'est soumis avec amour à « l'ordre implacablement pur de la Charité ». La Somme de saint Thomas d'Aquin, les Cathédrales, l'œuvre de Dante, les peintures de Giotto en sont les témoins subsistants. Depuis ce temps-là, l'humanisme est devenu l'équivalent du créé. Cependant, les prémices d'un renouvellement ne nous manquent pas, je l'ai déjà dit. Or Cazin nous annonce plus particulièrement une génération d'écrivains aux yeux perspicaces, large ouverts sur la Création et surtout sur l'Homme, ce microcosme, héritiers, en cela, d'une longue suite d'écrivains de « l'âge réflexe » — de Montaigne à Proust, en passant par Racine, Stendhal et Barrès, — mais, par ailleurs et plus haut aux cœurs pleins de foi, d'humilité et d'amour, tout livrés à l'action transformatrice de la divine Grâce. « L'âme de l'homme, proclameront-ils à Dieu par leurs œuvres, appelle votre infini. Elle est trop petite pour le contenir, elle craque sous le poids de la divinité » (2). Leurs œuvres seront — et elles commencent déjà d'être — comme des cris accompagnant ce craquement sublime. Cris merveilleusement ouvragés, cris lucides, qui sont essentiellement ce qu'a dit Maritain encore, en définissant l'humanisme chrétien : « l'épanouissement de bonne grâce et de libéralité procuré par les disciples antiques et par l'amour de la beauté... fleur de la vie proprement humaine... s'accordant dans une harmonie supérieure avec les dons qui viennent d'en haut nous rendre participants de la vie divine » (3).

En fait d'accord de ce genre nouveau, fine et précieuse fleur de civilisation chrétienne, je ne connais rien de plus délicieux que *Décadi ou la pieuse enfance* (4). C'est l'histoire des douze premières années d'un petit garçon intelligent et sensible, que Cazin place dans un milieu provincial de petite bourgeoisie française et qu'il fait successivement passer par toutes les situations où il est normal que passe un petit garçon élevé chrétiennement.

Comme en se jouant, il a élevé son marmot à la hauteur d'un type. Le danger était de tomber dans la banalité et la fadeur. Cazin s'en est tiré par une manière de petit chef-d'œuvre tout en délicatesse, en sagesse, en bonhomie et en émotion d'une élégance littéraire qui ne le cède à celle d'aucune œuvre de cette littérature française où, pourtant, l'élégance est une qualité spécifique. Je n'ai rencontré personne qui ne soit sorti charmé et conquis de cette lecture. Notez qu'il y a, sous toute cette grâce, un fonds admirable de bon sens et de solidité.

Il y a là un Père de la Sorbière, tout en piété profonde, en modération prudentielle, en esprit de finesse, en onction délicate et, tout à coup, émouvante, qui est type accompli du bon style jésuite dans l'humain, perpétuant à merveille la tradition des pères du grand siècle, qui s'honoraient d'enrober les dons de Dieu dans une enveloppe d'honnêteté raffinée. La Bruyère aurait aimé les portraits de ce moraliste. Juvénal, d'un bord à l'autre de l'abîme de la Révélation, aurait reconnu une âpreté sœur de la sienne dans des traits comme ceux-ci : « Dante me dit qu'il fallait un enfer pour certains méchants : pour les embusqués et pour leurs protecteurs ; pour les gourmands qui prennent le pain des autres, quand ils ont déjà du gâteau ; pour les lâches qui insultent la charité, en se prévalant de la Justice ; pour les hypocrites qui manquent à la Justice en s'abritant derrière la Charité... »

Certes, nous ne trouvons pas ici les grandes apostrophes de l'*Humaniste* maudissant la guerre. La griffe, comme il convient dans un sujet tout en nuances, égratigne et pique plus qu'elle n'assène et ne déchire. Mais il est certain qu'il y a dans Cazin un satirique d'envergure, et qui sera peut-être redoutable avant peu. Qu'il ne craigne pas de donner libre cours à sa verve satirique. Qu'il ne se borne pas à la libérer en jets et en piqûres. Qu'il la

(1) *Théonas*, p. 54. « Nouvelle Librairie Nationale », Paris, 1921.

(2) *L'Humaniste à la guerre*, p. 64.

(3) *Théonas*, p. 55.

(4) Plon, Paris, 1921.

(1) Stendhal.

laisse, au contraire, s'étaler en nappe. Qu'il laisse, surtout, parler en cris ce lyrisme explosif qui lui secoue, de loin en loin, les entrailles. C'est alors qu'il sera bien près d'avoir réalisé son type.

Et j'aurai tout dit, pour finir, en reprenant à mon compte les paroles de Maurice Barrès, maître lui-même en élégance française, prédisant au « noble esprit » en qui je crois discerner un classique, « la plus heureuse destinée de Lettres » (1).

LEOPOLD LEVAUX.

(1) Depuis 1921, outre ses parfaites traductions de la littérature polonaise, Paul Cazin a publié un recueil de proses d'art, *L'Alouette de Pâques*, un roman médiéval, *L'Hélière du Bacchus sans tête*, un court pamphlet occasionnel, *Le Siège d'Autun*; des *Lubies* et un *Bestiaire des deux testaments*, dont cer-

tains « Bêtes du saint désert » sont d'une légèreté, d'une justesse, d'une gravité retenue, d'une poésie, d'une maîtrise d'allure et de ton, d'une diction et d'une habileté si merveilleusement consommées, qu'elles auraient fait pâlir d'envie Plaubert lui-même.

Il me semble, cependant, que Cazin néglige trop ce qu'il a de plus grand en lui. Sans doute, son « génie », c'est le fin croisement du sourire et des larmes. Mais, depuis *Décadé*, il a voulu faire toujours plus dentelé, plus diaphane. C'est beau « le ton et la ligne », mais ce n'est pas tout. C'est prodigieux, dans son genre, ces toiles d'araignées étoilées de diamants, « ce labour d'aiguille, ces petites dentelles à prendre entre deux doigts ». Mais un cri, c'est encore plus beau!

Cazin a poussé un grand cri dans *l'Humanité*. Depuis, il a toujours voulu faire jouer un sourire sur « sa vieille peau ». Qu'il nous montre sa peau! A présent, il peut se moquer du sourire. Faut-il toujours être le Bienheureux Paul quand on est si souvent le malheureux Paul? Qu'il jette son malheur dans ses livres. Qu'il nous fasse pleurer, puisqu'il pleure.

Et qu'il sourie, après, sur ses larmes... quand il le pourra.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

LÉOPOLD I<sup>er</sup>,  
du comte Louis de Lichtervelde.

Je me revois, enfant, arrêté, au coin d'une rue de ma ville natale, devant l'affiche endeuillée qui annonçait, au soir du 10 décembre 1895, la mort de Léopold I<sup>er</sup>. Je revois les réverbères voilés, et j'ai gardé l'impression de l'universelle tristesse qui planait sur la Cité ardente. Il était vrai, le mot que prononçait, quelque temps après, au jour de son intronisation, Léopold II « La Belgique a, comme moi, perdu un père ». Et voici que, soixante-trois ans révolus, s'évoque, enfin, par la plume d'un historien sagace, l'image du grand disparu, dans toute la vérité de sa personnalité complexe et de sa providentielle mission. Les archives, mémoires et correspondances, n'ont que tardivement livré leurs secrets et n'ont pu être utilisés encore que dans des monographies. Il était réservé au comte Louis de Lichtervelde, l'auteur si apprécié de *Léopold II*, d'offrir au public dans une large synthèse la reconstitution exacte et fidèle du règne de Léopold I<sup>er</sup>, tout en faisant apport, du reste d'une documentation inédite, notamment la correspondance de Conway.

On retrouvera, dans ce nouveau livre, peut-être même à un degré supérieur, les qualités maîtresses qui ont classé le comte de Lichtervelde parmi nos meilleurs historiens : la connaissance parfaite des sources qui lui permet de bâtir sur une solide documentation, une science générale de l'histoire qui l'aide à situer les événements et à étudier leurs répercussions, l'ardent souci du vrai, la maturité du jugement, l'indépendance, et l'art souverain de la composition qui sait ordonner une vaste matière, distribuer et enchaîner les faits, répandre partout la clarté et l'intérêt. Sans avoir été spécialement recherché, le mérite littéraire est venu de soi et le lecteur sera charmé par le récit de maints épisodes, la frappante fidélité des portraits que relève une langue transparente et sobrement colorée. Une révision plus attentive du texte aurait épargné à l'auteur la censure que le R. P. Deharvengt ne manquera pas d'exercer sur quelques passages.

L'ouvrage est assuré d'un succès considérable, non seulement chez nous, où l'approche du centenaire en marque l'opportunité, mais auprès de tous ceux, et ils sont légion, qui s'intéressent aux questions de politique constitutionnelle et parlementaire.

Quand après avoir lu d'affilée ces trois cent quatre-vingts pages très drues, le lecteur dépose le volume et se recueille : quel est donc le Léopold I<sup>er</sup> qui surgit devant lui? Quelle impression dominante lui laisse ce déroulement d'un règne de trente-quatre ans?

Ce n'est pas un grand homme qui se dresse devant l'esprit avec l'aurore du génie, ce n'est pas un grand roi qui maîtrise les événements et se signale par de vastes conquêtes. Non! Mais Léopold I<sup>er</sup>, qui a des parties de grandeur exceptionnelle, nous apparaît comme le plus habile homme du monde.

Ce Cobourg, principicule allemand, merveilleusement éduqué,

qui parle toutes les langues de l'Europe, sauf le flamand — il le lit et l'écrit d'ailleurs — qui a servi le Tsar, cherché fortune à Paris, bataillé contre Napoléon, ce brillant cavalier, sans pareil, qui a failli s'asseoir auprès du trône de l'Empire britannique, quand soudain la mort en lui ravissant Charlotte brise ses rêves ambitieux, ce Cobourg est d'une extraordinaire et déconcertante habileté, souple, subtil, beau joueur, mettant les atouts dans son jeu, séduisant comme Metternich, enjôleur comme Talleyrand, ne forçant pas le destin, s'adaptant à l'infinie variété des circonstances, ne précipitant rien, se donnant le temps de la réflexion, vif et patient, spontané et ironique, diplomate et bonhomme, confiant et concentré, sévère et charmant, travailleur et homme de plaisir, parcimonieux et magnifique, tenant à distance et inspirant l'amour, politique et romantique, cultivant les arts et les affaires, raison froide et cœur tendre, fidèle et volage, religieux et franc-maçon.

Au total, une nature supérieurement douée des dons les plus divers et, à raison de ses qualités et de ses défauts, l'élu pour la tâche qui lui était assignée. Il mérite, en effet, bien plus que Philippe le Bon l'épithète de *Conditor Belgii*. La Belgique révolutionnaire n'était pas viable, elle devait périr au berceau. Lebeau, en faisant voter par le Congrès le principe des XVIII articles qu'imposait la Conférence de Londres comme une condition *sine qua non*, n'avait que retardé sa mort. Elle se débat dans l'impuissance anarchique sous ce grand dadais de Surlé de Chokier, qui ne régentie rien du tout. La Hollande s'est ressaisie, en dix jours, elle est maîtresse du territoire. Léopold vient d'arriver, il visite Liège, il interrompt sa tournée pour se jeter sur l'ennemi qui le prend à la gorge et si bien que pour lui faire lâcher prise, il faut appeler la France au secours!

Les Hollandais se retirent, mais il est avéré que le petit pays ne peut voler de ses ailes. L'Angleterre déçue nous lâche, Talleyrand l'invite au partage, notre enthousiasme de 1830, cette belle flambee, est éteint, la Belgique retombe affaissée sur elle-même. C'est la banqueroute de la Révolution de 1830, et les huissiers sont là pour la liquidation finale.

Eh bien! Cobourg n'a pas perdu confiance en son étoile, Léopold a refoulé son pessimisme au fond de son cœur et n'a fait paraître que l'optimisme le plus assuré. Il a fait bonne contenance, fière mine à mauvais jeu. Il a mis une armée sur pied, et a réorganisé les forces publiques, il a tout animé de son souffle, il a mis à profit les années de l'armistice, il a été admirable de sang-froid, d'énergie. L'orangisme tramait contre lui, à Liège, avec l'appui de Cockerill, à Gand ruiné par la Révolution et soupirant après la réunion à la Hollande, à Anvers qui perdait la maîtrise de l'Escaut et de grands débouchés. Léopold surveilla ses menées, se garda de crier à la trahison, usa d'une extrême modération, calma les esprits, gagna les cœurs, et fit si bien que petit à petit l'orangisme mourut de sa belle mort.

Les puissances hostiles, il les amadoua tour à tour, il plaïda et fit plaider notre cause avec la suprême habileté de l'avocat le plus retors. Enfin, la boudeuse Hollande sortit de son mutisme

farouche pour réclamer au nom du traité des X<sup>IV</sup> articles, la moitié du Limbourg et la moitié du Luxembourg.

Ce fut la crise effroyable de 1849. Léopold sentit frémir son épée au fourreau. Emporté par l'exaspération des patriotes qui rugissaient contre la Hollande, il fut tenté de la jeter, cette épée, comme Brennus, à travers la balance. C'eût été la revanche de Louvain, où en 1831, cerné par l'ennemi, il faillit laisser la vie. La raison d'État parla plus haut que le sentiment. Il soumit l'affreuse mutilation du territoire à la ratification du Parlement, et, en dépit du déchainement oratoire de Gendebien, le sacrifice fut consommé, mais la Belgique était sauvée.

Léopold I<sup>er</sup> garde devant l'histoire l'immense mérite d'avoir assagi et organisé la Belgique insurrectionnelle, de l'avoir réconciliée avec l'Europe qui la méprisait comme un foyer de peste révolutionnaire, qui jugeait son peuple turbulent et ingouvernable. C'est lui qui nous a fait entrer, à un rang honorable, dans le concert des nations et qui nous a ouvert le chemin de l'avenir.

Il est du plus haut intérêt de relever dans l'ouvrage du comte de Lichtervelde les nombreux passages où s'affirme l'estime profonde du protestant Léopold I<sup>er</sup> pour l'Eglise catholique et pour son clergé. Ce politique avisé l'envisage ainsi que Guizot, comme une grande école de respect. Il apprécie à sa valeur le loyalisme des catholiques, parce que loyalisme à base religieuse. Il estime qu'un peuple religieux est le peuple le plus facilement gouvernable, non pas qu'il regarde la religion comme l'opium du peuple, — ainsi parlent les bolchevistes, — mais comme seule capable de fonder l'obéissance à l'autorité sur un titre divin.

Il a répudié ouvertement l'impiété des Loges, il a fait protester par Conway contre les enterrements solidaires. Il a marqué toute la répugnance possible à signer les lois qui portaient atteinte à la discipline de l'Eglise : bourses, fondations, cimetières, temporel du culte. Il a favorisé l'érection de l'évêché de Bruges, et obtenu par Metternich l'institution d'une nonciature à Bruxelles. Il fut toujours partisan de la loi scolaire de 1842, loi de transaction équitable entre l'Eglise et l'Etat.

La partie la plus curieuse du beau livre du comte de Lichtervelde est assurément consacrée à montrer le grand artiste de la monarchie constitutionnelle jouant avec maestria de son instrument favori : le parlementarisme. Poussant jusqu'au scrupule le respect de la Constitution, ayant mérité de s'entendre dire, à son jubilé de 1856, par le président de Gerlache, qu'il n'avait violé aucune loi, ni porté atteinte à une seule liberté, ni donné cause légitime de plainte à un seul citoyen, le Roi a pratiqué la politique parlementaire avec autant de tact, de doigté que de droiture, ne faisant jamais les rouages délicats de ce mécanisme, n'intervenant que par conseil, par persuasion, s'inclinant devant la loi des majorités, offrant le pouvoir aux représentants du parti vainqueur, s'efforçant de contenir les partis, d'équilibrer leur influence. Avec cela, énergie quand il le fallait, s'indignant contre l'émeute, quand elle voulut violenter la Chambre, et prêt à marcher à cheval contre elle.

L'auteur excelle dans l'exposé de ces crises où il fait preuve de la plus scrupuleuse impartialité historique. Seuls les catholiques pourront se plaindre du jugement sévère qu'il porte sur l'épiscopat à propos du fonctionnement de la loi de 1842. J'estime, pour ma part, qu'à cette époque où la quasi-unanimité des esprits était faite sur la question de l'éducation religieuse à donner aux élèves des écoles officielles, la prétention des évêques d'exercer une censure sur les manuels classiques et d'avoir leur mot à dire, du point de vue religieux, quant à l'agrégation des instituteurs, n'offrait rien d'exorbitant. La loi de 1842 fut votée presque à l'unanimité, elle reconnaissait cependant l'entrée du prêtre à l'école comme autorité. C'est le sabotage administratif de cette loi qui mit aux prises avec le ministre Nothomb le nonce Pecci auquel nul ne reprochera son intransigence. Détail piquant : le Roi laissa le diplomate et le ministre en déceindre à leur aise dans un salon du palais de Laeken. C'est cette affaire qui provoqua le rappel du Nonce demandé par le Roi lui-même, ainsi qu'il résulte de pièces authentiques découvertes par MM. De Ridder et Pierre Van Zuylen.

Après l'instrument du gouvernement constitutionnel où excellait le grand virtuose, il aimait à déployer toutes les ressources de son jeu sur le grand orgue de la politique internationale. Oncle de la reine Victoria, gendre de Louis-Philippe, apparenté à toutes

les Cours allemandes, il est en relations épistolaires continues avec toutes les puissances et leurs chancelleries. Il est professeur de droit public et directeur de conscience de Victoria qui se dégage promptement de son influence, mais lui restera indéfectiblement attachée. Il sera son refuge aux heures de la grande épreuve. Thiers et Guizot sont ses correspondants assidus, il les consulte et traite avec eux des plus graves intérêts de la France. Il ne s'est pas passé un seul événement politique important en Europe, y compris la question d'Orient, sans que le roi des Belges n'intervint dans la coulisse. On a pu l'appeler le mentor des Rois. On a même exagéré son rôle, notamment à propos du conseil donné par lui à la Prusse d'armer sur le Rhin, après Solferino, pour créer une diversion et enrayer Napoléon III. Le comte de Lichtervelde réduit cette affaire à une suggestion occasionnelle pour hâter la fin de la guerre. D'autres ont été tentés de comparer Léopold I<sup>er</sup> à la mouche du coche européen.

Je crois que l'observation du comte de Lichtervelde est d'une absolue justesse : toute la politique internationale de Léopold I<sup>er</sup> est en fonction de la Belgique. Tout se concentre là pour l'observateur attentif des événements. Penché chaque jour sur la carte du monde, l'oreille tendue pour recueillir tous les bruits, il ne se préoccupe que d'une chose : détourner de la Belgique tout danger de guerre, la mettre à l'abri des orages, travailler à ce que les remous des agitations étrangères ne l'atteignent pas et ne puissent troubler sa sécurité. C'est la clef de ce règne qui fut vraiment l'instauration de la Belgique.

Quand on le compare à Georges III d'Angleterre, à Louis-Philippe, quand on analyse les éléments de ce règne de trente-quatre ans et débordant d'activité et que l'on constate leur convergence vers le but suprême : implanter la Belgique en Europe, implanter la dynastie en Belgique, faire une Belgique stable, affermie, indéterminable, on ne peut se défendre d'un sentiment de profonde admiration, on est même porté à saluer du nom de grand Roi celui qui fut habile jusqu'à la grandeur.

Le comte de Lichtervelde nous a révélé sur sa mort un incident symptomatique : l'appel de Mgr Faict, à Ostende, quelques mois avant la mort, prié de se tenir prêt à la première alerte. Il semble bien qu'il songeait alors à l'abjuration. Qui est intervenu pour l'en détourner? Le fait est que le vieux Roi averti par la duchesse de Brabant d'avoir à se repentir de ses égarements, des scandales de sa vie, eut le courage de s'humilier devant Dieu. Sa dernière parole intelligible fut celle-ci : *Oui, que Dieu veuille me pardonner tous mes péchés!* Noble parole qui a retenti sûrement dans le cœur de Dieu.

J. SCHYRGENS.

## Faits-divers et commentaires

### Les Rothschild

Une revue comme celle-ci, qui renseigne ses lecteurs sur les idées, les faits et les individus notoires, ne peut indéfiniment ignorer des personnages aussi importants que ceux dont j'ai écrit le nom en tête de cet article.

Or, il vient précisément de paraître un livre où tout un chapitre est consacré à ces Juifs fameux. L'ouvrage est écrit par une femme de l'aristocratie française qui leur est apparentée et a beaucoup vécu dans leur commerce. Comme elle n'a pas l'air de s'être ennuyée en cette compagnie, son témoignage peut passer pour bienveillant, et à l'utiliser, on ne risque pas de se montrer soi-même injuste. Prenons donc cet auteur comme guide et demandons-lui d'éclairer notre religion au sujet de la célèbre tribu.

De même qu'il y a des *Grands Bazards* et des *Delhaize* dans tous les coins, en Belgique, on trouve des *Rothschild* presque partout, en Europe. Ainsi, il y a moins de chances que l'or des chrétiens puisse échapper à leur famille.

Notre dame mémorialiste n'a pas connu les Rothschild de

Vienne; par contre, elle a beaucoup fréquenté ceux de Francfort, de Londres et de Paris, et elle en a plein la bouche.

Outre leur nez et leur religion, une frappe identique marque tous ces Juifs. On les reconnaît, paraît-il, entre cent mille. Une grande solidarité règne entre eux; et quand l'un fait des sottises financières, les autres se jettent à l'eau pour le repêcher.

Par un instinct millénaire de leur race, chacun des patriarches reste sous sa tente et jusqu'en ces dernières années, les Rothschild ne franchissaient pas les seuils étrangers. Ils se bornaient à recevoir les gens qui voulaient bien venir chez eux. Et comme ils traitaient leurs hôtes magnifiquement, leur table était toujours garnie de bons chrétiens désireux d'être nourris. On se demande, d'ailleurs, pourquoi ceux d'entre nous qui ont le cœur de supporter la vue des Juifs, n'iraient pas recevoir leurs aumônes quand l'occasion s'en présente. N'est-ce pas autant de récupéré sur les biens dont les enfants d'Israël nous ont dépouillés et dont ils peuvent être tentés de faire encore mauvais usage?

Les Rothschild sont barons depuis 1815, date où l'empereur d'Autriche leur accorda ce titre en reconnaissance de services rendus. Dans les siècles précédents, ils vendaient de vieux habits ou maniaient l'argent dans les villes où nos ancêtres voulaient bien les supporter. Les pendards ont leur revanche, maintenant qu'ils voient les descendants des anciens croisés qu'émender leurs invitations, épouser leurs filles et bécoter d'admiration devant leurs nez crochus!

Il est pourtant des exceptions.

Et à ce propos, j'ai entendu raconter qu'une de ces baronnes de Rothschild souffrait beaucoup de n'avoir jamais pu être présentée à la vieille princesse de \*\*\*, et qu'assistant un jour à une vente de charité à laquelle cette grande dame participait, la fille d'Israël crut le moment venu de réaliser son désir. Elle charge une sienne amie d'aller présenter sa requête à la princesse.

— Veuillez, répondit celle-ci, m'excuser auprès de la baronne de Rothschild, mais je suis très âgée et ne désire plus faire de nouvelles connaissances avant de mourir.

Peu après, une nouvelle envoyée s'amène, chargée de la même commission :

— Ecoutez, dit la princesse. Racontez tout ce que vous voulez à la baronne de Rothschild. Mais je ne souhaite pas la connaître. Et qu'elle veuille bien me faire le plaisir de ne plus insister.

Mais les Juifs ont cela de particulier qu'ils insistent et se cramponnent jusqu'à la dernière limite. Quand un homme de chez nous reçoit un coup de pied quelque part, son sang ne fait qu'un tour et il commence aussitôt à botter de toutes ses forces l'arrière-train de son agresseur. L'Israélite, au contraire, ne se fâche pas. Il encaisse. Il patiente. Il réfléchit et se demande quel parti il pourra tirer du coup de pied qu'il a reçu au derrière. Puis ensuite, il revient, abordant son interlocuteur avec douceur pour obtenir ce qu'il souhaite.

La baronne de Rothschild revint donc de nouveau à la charge et envoya une troisième ambassadrice à la princesse de \*\*\*. Cette fois, celle-ci se fâcha et dit à l'envoyée de la fille d'Israël :

— C'est trop fort. Voici la troisième fois que cette pécote m'ennuie. Répondez-lui qu'elle me laisse la paix et que la seule vue des Juifs me fait vomir! Veut-elle me faire mourir aujourd'hui?

### Les Alphonse

Les baron et baronne Alphonse de Rothschild de Paris donnaient, en ce temps-là, un dîner tous les mardis.

Dans sa jeunesse notre dame mémorialiste y assistait souvent. Elle fréquentait beaucoup, comme elle dit, « chez les Alphonse ».

A son témoignage, le baron Alphonse était le type même du

grand seigneur. Il avait des favoris blancs et des manières affables. Ses collections étaient les plus merveilleuses du monde et son amour de la France dépassait ce qu'on peut imaginer de plus ardent.

La baronne, sa femme, était aussi une femme accomplie. Mais son intelligence avait baissé dans ses dernières années. Elle demandait au marquis de Mun :

— Comment faites-vous pour avoir des feuilles mortes dans votre parc? ne songeant pas que cela tenait seulement à ce qu'il y avait moins de balayuses dans la propriété du marquis que dans la sienne.

On la voyait aussi, sur les champs de course, se servir, en guise d'éventail, d'une fourchette qu'elle avait emportée de table par distraction.

Les baron et baronne Alphonse de Rothschild eurent deux enfants : une fille, Béatrix, et un fils, Edouard.

Béatrix épousa Maurice Ephrussi, homme âgé et laid qui, à soixante-dix ans, eut la surprise de voir sa femme demander le divorce. Le pauvre vieux en mourut sur le champ. Si Béatrix n'a maintenant plus de mari, elle a, par contre, un grand nombre de serins qu'elle élève dans son hôtel. Et lorsque vient la manucure pour soigner les ongles de Madame, il lui faut au préalable, passer par la volière afin de rogner les griffes des petits oiseaux. Quant à Edouard, il s'y connaît fort bien en finances et a, paraît-il, beaucoup aidé M. Poincaré à redresser le franc, en 1926.

### Les Gustave, les Edmond et leurs cousins Adolphe et Nathaniel

Le baron Alphonse avait deux frères : Edmond et Gustave.

Edmond est retiré et généreux. Il ne sort de chez lui que pour faire le bien. A la déclaration de guerre, en 1914, il mit quatre-vingts millions à la disposition du gouvernement français, et, récemment, il offrit trente millions à l'Institut biologique. Sa femme aime cueillir des fleurs dans les prés et va, à la gare, rencontrer son mari, lorsqu'il revient de Paris. Ils ont trois enfants : Myriam, James-Armand et Maurice. Les deux premiers sont misanthropes, et le troisième, député.

De Gustave et de sa femme, née Anspach, il n'y a rien à dire sauf qu'ils ont engendré un fils, nommé Robert, financier habile et grand travailleur.

Est-ce avoir assez parlé des trois frères Alphonse, Edmond et Gustave, notre dame mémorialiste traite ensuite de leurs cousins Adolphe et Nathaniel.

Elle a peu connu le baron Adolphe, « un vieux beau frivole et galant ». Mais, en compensation, elle a eu le bonheur de voir souvent la baronne, sa femme, qui aimait de photographier les gens et de lire la *Revue des Deux-Mondes* en fumant de gros cigares. Elle possédait, dans un bel aquarium, des truites bleues auxquelles elle donnait, chaque jour un cœur de bœuf à manger. Toute l'Europe venait la voir et l'impératrice d'Autriche allait justement déjeuner chez elle quand elle fut assassinée.

Le baron Nathaniel n'est point décrit dans le chapitre où nous puisons nos renseignements. Par contre, sa femme y est dépeinte comme jouant admirablement du piano, peignant fort bien les fleurs et les chats, se plaignant sans cesse d'avoir mal à la tête et aux ortels, et s'ennuyant mortellement en cette vallée de larmes.

Ce couple eut deux fils : Arthur et James.

Arthur aimait avant tout d'être aimé pour lui-même. Ayant fait la connaissance d'une jeune personne, il se trouva tout à coup au plus mal et s'évanouit. La dame profita de cet évanouissement pour visiter le portefeuille du malade et comprit qu'elle avait affaire à un monsieur fort riche. Elle le soigna alors avec grand dévouement; et touché de tant de désintéressement, le

baron Arthur, qui aimait d'être aimé pour lui-même, s'attachait à elle d'une inaltérable affection.

Quant à James, il épousa une femme encore meilleure, si possible. Car, quoique âgée aujourd'hui de quatre-vingts ans, elle accomplit un bien qui n'est pas à comprendre, dans le quatrième arrondissement. Si vous allez chez elle, vers onze heures du matin, vous trouverez, dans un premier salon, trois rangées de personnes qui attendent ses aumônes; dans un deuxième, une foule d'employés de la Compagnie du Nord avec leurs familles; dans le troisième, des membres du clergé de Paris venus pour recommander leurs œuvres. Les directeurs d'hôpitaux sont à l'étage, attendant leur tour d'être reçus et d'être convertis, eux aussi, de bienfaits.

Tout cela est bien beau, conclut notre dame mémorialiste, qui, du reste, n'en a pas fini avec la famille Rothschild. Mais l'on comprendra que, devant nous borner, nous ne puissions la suivre jusqu'au bout dans ses énumérations, considérations, admirations et panégyriques.

Avec ce que nous avons dit, le lecteur intelligent sera d'ailleurs capable de se faire une bonne idée de cette illustre tribu.

OMER ENGLEBERT.

## Bloc-notes littéraire

A propos d'un critique ondoyant et divers, qui croit mieux défendre ses principes en les dissimulant, il m'est arrivé d'écrire : « Étalons furieusement notre philosophie et nos principes d'esthétique » (1). Les Cahiers de la jeunesse catholique relèvent le mot et rappellent aimablement à la mesure le « critique furieusement doctrinaire » : « la furie est un excès et l'excès nuit en tout ».

Au risque de nous répéter une fois de plus, rappelons aux jeunes d'aujourd'hui, qui sont d'une étonnante maturité, que, si l'excès nuit en tout, la furie n'est pas toujours un excès. Elle est souvent la juste mesure du sentiment qu'il faut opposer à l'erreur et au mal. Mesure n'est pas synonyme d'apathie. Il y a de saintes colères. Colère du Christ contre les vendeurs du temple, contre les « sépulcres blanchis » et la « race des vipères ». Colère du cardinal Mercier fulminant contre les oppresseurs de la patrie. Fureur de nos soldats boutant les ennemis hors de la Flandre. « Leur effroyable décharge met les nôtres en furie », dit Bossuet à l'éloge de l'armée de Condé. Colère des patriotes crachant leur indignation à la face des traîtres.

Rien de plus raisonnable que la colère déchaînée au bon moment. Elle met au service de la vérité et de la justice toute la force d'une passion qui nous est donnée pour l'action intensive.

Le grand point est de contenir cette force jusqu'à l'heure où l'offensive doit éclater. Ensuite, la violence du choc sera calculée de façon à ne pas dépasser le but.

Les grands hommes, et surtout les saints, sont précisément ceux qui, doués de fortes passions, ont assez de maîtrise sur elles pour les diriger où et comme il est raisonnable de le faire. Je dis pour les diriger, et non pour les étouffer. Il ne s'agit pas de diminuer la puissance de la locomotive, mais de prévenir le déraillement.

Pour ne pas dérailler, aimons passionnément la mesure. Mais aujourd'hui l'on ne connaît plus le sens des mots, et l'on se gaussera de ce furieux critique qui aime la mesure... démesurément. Plaisanterie facile. Qui se fâche à tort, dit le proverbe. Oui, s'il ne reste pas maître de sa colère. Mais, malheur aux tièdes, qui n'ont pas de principes ou qui, s'ils en ont, n'osent pas les défendre avec énergie. Ceux-là, le Seigneur les vomira de sa bouche...

\*\*\*

Il faut rendre cette justice à l'abbé Bethléem qu'une fois de plus il avait vu juste quand, dans sa *Revue des Lectures* du 15 février 1928, il prévenait ses lecteurs contre la confiance exagérée accordée à la *Gazette du Franc*. Le grand nombre de collaborateurs

(1) *Études de Critique littéraire*, 3<sup>e</sup> s., p. 55.

de droite qui, mêlés à des anticléricaux, tenaient des rubriques éducatives ou morales dans ce journal de défense familiale, ne lui en imposaient pas.

Après avoir constaté que la *Gazette du Franc* est essentiellement un journal financier et doit être lue avec la même prudence que tous les journaux financiers, la *Revue des Lectures* ajoutait : « Tout en restant neutre d'intention, ce journal n'offre rien qui le recommande aux catholiques : au contraire, il mérite trop souvent leurs reproches et ne mérite pas du tout leur confiance ». Une série de constatations suivaient, qui corroboraient ce jugement, dont la valeur ne fut d'ailleurs nullement entamée par une lettre prétendument rectificative de M. Pierre Audibert, insérée dans le numéro de mars.

Signalons dans la même revue, à la date du 15 novembre, l'article documentaire et très objectif consacré à l'*Ami du Peuple*, dont la conclusion est : « Qu'on (le) lise avec circonspection et sans le prendre pour maître ».

Plus de cent journaux ou revues ont déjà été jugés par la revue de l'abbé Bethléem, non pas sommairement, mais avec preuves apportées à cet énorme et fastidieux inventaire, qu'il serait souhaitable de voir un jour réuni en un volume. Cela compléterait l'excellente documentation sur l'influence et les dangers, sur les bienfaits et les méfaits de la presse, que l'abbé Bethléem a fait paraître récemment sous le titre *La Presse*.

\*\*\*

On n'insistera jamais assez sur la nécessité de combattre l'influence de la mauvaise presse en soutenant la bonne. Mgr Schryngens, dans le *XX<sup>e</sup> Siècle*, du 19 décembre, lance les invectives de sa juste indignation contre ce qu'il appelle « le scandale de la Presse, à Bruxelles », et la « forfaiture » des catholiques : « Une vaste clientèle appartenant de droit aux journaux catholiques les déserte pour aller, sous le futile prétexte d'information plus rapide, à l'ennemi de leurs croyances, ennemi déclaré parfois, à l'ennemi masqué de fausse neutralité, plus souvent, quoiqu'il prétende et de quelque pavillon trompeur dont il se couvre ».

Aveuglement incroyable! En Belgique, comme en France, ce sont des journaux neutres qui atteignent le plus fort tirage. Sans la complicité des catholiques, ils n'arriveraient pas à une diffusion pareille.

De braves gens ne se rendent pas compte de ce qui manque à leur journal, qui ne leur paraît pas positivement mauvais. Chrétiens, ils s'habituent, sans s'en douter, à juger tous les événements comme si leur foi n'avait rien à y voir. Peu à peu, ils perdent la notion des réelles valeurs spirituelles.

Il ne suffit pas, pour le journal ni pour l'école, que la vérité chrétienne ne soit pas outragée. La seule bonne presse est celle qui est positivement bonne et de doctrine solide. Le silence respectueux ne correspond nullement à l'hommage dû à Dieu.

Que de lecteurs n'ont pour toute nourriture intellectuelle, que la ration quotidienne de leur journal! Combien il importe qu'ils s'assimilent, fût-ce à leur insu, quelques vitamines spirituelles!

Dans certains milieux, l'avenir du catholicisme dépend exclusivement de la presse. C'est elle qui forme la mentalité de la grande masse. Elle est la première des œuvres catholiques en ce sens que, sans son appui, toutes les autres risquent de rester inconnues ou sont condamnées à l'étiollement. La presse est là pour créer et maintenir autour d'elles l'atmosphère propice à leur développement.

Les prêtres auront beau prêcher, si le journal écarte les fidèles de l'église. Que seraient nos écoles ou nos œuvres sociales, sans l'adjuvant d'une presse qui les recommande et les défend?

Catholiques belges, soutenez votre presse, rendez-la puissante, vous aurez tout le reste par surcroît.

PAUL HALFLANTS.

CATHOLIQUES BELGES, employez pour vos souhaits de NOUVEL-AN les timbres d'ORVAL.

## FRANCE

## Les éruptions volcaniques

De M. Alphonse Bérget cet intéressant article dans le dernier numéro de la Revue Universelle :

L'éruption récente de l'Etna vient de nous rappeler, d'une façon un peu brutale, la fragilité de l'écorce terrestre sur laquelle nous vivons et dont les roches et les montagnes nous donnent une si trompeuse illusion de solidité à toute épreuve. Nous sommes, au contraire, sur un support on ne peut plus fragile, et c'est miracle que cette frêle enveloppe ne se déchire pas plus souvent encore.

Ces phénomènes sont redoutables et redoutés : de tout temps ils ont semé la terreur et les désastres. Quelle en est la cause? quels en sont les mécanismes? quels effets produisent-ils? Autant de questions auxquelles nous allons essayer de donner une réponse.

Lorsqu'au début de l'histoire de notre planète, l'écorce terrestre s'est formée par la solidification superficielle du noyau de matières en fusion qui constituait le globe primitif, elle a emprisonné au-dessous d'elle une gigantesque réserve d'énergie, qui correspondait à l'accumulation de chaleur dont ce noyau igné était le siège.

D'autre part, cette écorce est loin d'être homogène : ne s'étant pas faite d'un seul coup, elle s'est formée petit à petit par la soudure des morceaux qui, comme des « scories », flottaient individuellement à la surface du bain incandescent de matières fondues. Ces scories, d'inégale épaisseur, se sont réunies les unes aux autres, préparant ainsi les premiers accidents du relief terrestre. Cette discontinuité de l'écorce, ainsi constituée par une sorte de « marqueterie », a une conséquence : si on compare l'écorce terrestre à une chaudière, celle-ci n'aura pas partout une résistance identique, et ses parois présenteront des points faibles, des « pailles », comme on dit en métallurgie. Ces pailles seront alors les amorces des fractures qui se produiront dès que l'effort intérieur se sera suffisamment accru.

L'énergie interne se manifesterà donc d'abord par l'expansion des matériaux fondus, provenant des couches superficielles du noyau interne, et qui s'élanceront à travers une fissure de l'écorce, en produisant ce qu'on appelle une *éruption volcanique*.

Quelle est la cause qui expulse ces matières? Sans doute, sous l'influence du refroidissement progressif du noyau, des gaz sont-ils chassés des couches supérieures, encore liquides, du magma central et viennent-ils s'accumuler sous l'écorce, qu'elles soumettent ainsi à des « hyperpressions ». Peut-être l'eau des océans s'infiltré-t-elle à travers l'écorce, moins épaisse sous les mers que sous les terres : cette infiltration amènerait, au contact des masses ignées, l'eau des océans qui serait aussitôt dissociée en ses deux gaz constitutifs : l'hydrogène et l'oxygène. Et nous aurions là une nouvelle cause de surpression interne tendant à briser l'écorce, ou, en tout cas, à l'ébranler avec vigueur. Si ces causes, isolées ou réunies, amènent une éjection de matières fondues, nous avons une *éruption volcanique*; si elles se bornent à ébranler, à faire frémir l'écorce, nous avons un tremblement de terre, un *phénomène sismique*. Volcans et tremblements de terre sont donc deux manifestations d'une même force, mais qui ne sont pas toujours connexes : les mille tremblements de terre qui, en moyenne, se produisent chaque année au Japon, ne réussissent pas à réveiller de son long sommeil le vieux volcan du Fusiyama.

Une caractéristique essentielle d'un volcan est d'occuper le sommet d'une montagne qui, par l'extrémité d'un canal appelé *cheminée*, dégage, soit toujours, soit par accès, des fumées abon-

dantes, et qui, par intervalles, projette par l'extrémité évasée de la cheminée, que l'on appelle le *cratère*, des masses de pierres, de cendres, de vapeurs épaisses et quelquefois de gaz en ignition : ce sont alors les *nuées ardentes* observées à la Martinique, lors de l'éruption de la Montagne Pelée, dans l'étude aussi courageuse que féconde qu'en a faite le professeur Lacroix, aujourd'hui, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. En même temps, un fleuve de matières en fusion, de *laves*, s'échappe du cratère coule lentement sur les pentes de la montagne pour aller s'étendre sur la campagne, en restant fort longtemps, à une température très élevée.

D'ailleurs, ce sont justement ces cendres, ces laves, ces pierres qui ont formé la montagne en s'accumulant en cône autour de la cassure initiale par où s'est produite l'éruption originelle; ce cône, peu à peu, s'est élevé et élargi par l'apport de matériaux sans cesse renouvelés. Quand un volcan a une certaine hauteur, quand, comme c'est le cas pour le Mauna-Loa des îles Sandwich, il s'élève à 4,300 mètres au-dessus de la mer, il faut une pression effrayante pour élever, propulser et expulser la colonne de laves qui remplit la cheminée : il faut donc qu'intervienne la mise en liberté d'énormes quantités de gaz à la surface du noyau central en fusion. Dans le cas du volcan des îles Sandwich, il faut plusieurs milliers d'atmosphères pour amener la lave jusqu'à son sommet où elle s'épanche d'une façon continue, faisant de son vaste cratère un véritable lac de feu.

Mais d'autres cas peuvent se produire, en particulier dans nos volcans européens, comme l'Etna et le Vésuve, dont les paroxysmes sont intermittents.

Quand la lave arrive déjà un peu refroidie, au sommet de la cheminée, sa partie supérieure se solidifie peu à peu, se soude aux parois et y forme un véritable bouchon solide, un bouchon « qui tient ». L'énergie interne ne se manifeste au dehors que par des émissions de fumées qui filtrent au travers des pores de ce bouchon; mais ce dernier empêche les vapeurs de s'échapper librement au dehors. Elles s'amassent donc sous l'écorce où leur pression croît de plus en plus, jusqu'au jour où elle est supérieure à la résistance opposée par la fermeture solide. Alors le bouchon « saute »; l'éruption se produit, violente, terrible, avec les caractères d'une véritable explosion qui ébranle toute la montagne et en modifie souvent la forme. Les débris de l'explosion sont projetés à de grandes hauteurs; les cendres sont lancées à plusieurs kilomètres d'altitude dans l'atmosphère et les pierres se répandent autour du volcan sur des espaces couvrant des centaines de kilomètres carrés. L'éruption est alors une catastrophe : celle du Krakatoa en 1883, celle de la Montagne Pelée en 1902 en sont de tragiques exemples. Quand le volcan occupe le centre d'une petite île, celle-ci peut disparaître entièrement dans le cataclysme; et, inversement, une éruption brusque produite en un point du sol sous-marin peut faire surgir au-dessus des flots une île nouvelle. L'archipel grec a souvent été le siège de semblables événements : il nous suffit de rappeler celui de Santorin.

La masse des matériaux rejetés lors des éruptions peut être énorme : le Mauna-Loa, le volcan des îles Sandwich, haut de plus de 4,000 mètres, en est un cas typique, et l'île entière, entièrement constituée par des laves qui en sont sorties, forme un massif de plus de 300,000 kilomètres cubes. Le Vésuve, beaucoup plus modeste, a pourtant eu, des coulées de 15 et 20 millions de mètres cubes!

Si l'on réfléchit au nombre considérable de cratères, tant en activité qu'en sommeil, qui parsèment la surface de la terre, on voit que l'apparence extérieure de notre globe est modifiée sans cesse par l'apport des matériaux nouveaux dont les éruptions recouvrent sa surface.



Un volcan, pour se former, exige une fissure, une cassure, une fente de l'écorce terrestre.

Mais il est des régions de la terre qui paraissent indiquées pour présenter de pareilles cassures : ce sont celles qui forment les rivages des mers, et surtout celles où une côte élevée plonge brusquement dans les eaux en s'y continuant par de grandes profondeurs.

Les rivages maritimes sont donc, par excellence, des « régions à volcans » : il suffit de jeter les yeux sur une mappemonde pour en être convaincu, en voyant, par exemple, le Pacifique bordé de toutes parts, même sur le continent antarctique, par une ceinture de volcans à laquelle les géologues ont donné le nom de « cercle de feu ». Une longue ligne de cratères s'étend sur les côtes de la Méditerranée, suit l'Asie Mineure, le golfe Persique, les îles de la Sonde. Un autre alignement de volcans se montre sur une arête sous-marine qui occupe tout le centre de l'Atlantique, depuis Jean-Mayen et l'Hécla au nord jusqu'aux volcans de l'Antarctique en passant par les Açores, Madère, Ténériffe.

Les volcans actuellement connus, actifs ou éteints, se chiffrent par centaines, sans compter les nombreux volcans sous-marins dont l'activité ne se manifeste que par les ondulations qu'ils communiquent à la masse des eaux qui les surmonte et qui constituent les raz de marée ou les redoutables « lames de fond ».

Mais, outre les volcans proprement dits, d'autres points de la terre manifestent la permanence de l'activité interne : ce sont les geysers, les solfatares, les sources thermales qui jaillissent par les fissures de l'écorce. Cette énergie interne formidable ne trouve pas toujours, dans les cratères et les éruptions volcaniques, une issue suffisante pour se calmer et s'arrêter. Elle ébranle alors l'écorce sans réussir à la briser, mais en la secouant fortement, en la faisant vibrer d'une façon plus ou moins brutale : on est alors en présence des phénomènes sismiques, dont les plus importants sont les tremblements de terre.

\* \* \*

Pourra-t-on jamais prévoir à l'avance les redoutables phénomènes que sont les éruptions ou les séismes ? C'est un des plus graves problèmes de la physique du globe.

En ce qui concerne les séismes, il semble qu'ils soient influencés par les grandes baisses barométriques : une baisse d'un centimètre dans la hauteur du baromètre provoque une surpression intérieure de 130 kilos par mètre carré, soit 130 millions de kilos par kilomètre carré. Les séismes sont plus nombreux l'hiver que l'été, et plus particulièrement à l'époque des équinoxes : lors de l'éruption de la montagne Pelée, à la Martinique, en 1902, éruption qui fut accompagnée d'un important séisme et d'un raz de marée, de soleil, la terre et la lune étaient en ligne droite, et les deux astres ajoutaient leurs attractions sur notre globe.

Peut-être des « marées intérieures » prennent-elles naissance, déplaçant une onde à la partie supérieure, encore liquide, du magma central, marées qui seraient plus fortes aux équinoxes.

C'est peut-être dans cette voie qu'il faut chercher.

On n'arrivera au but qu'en étudiant, avec les moyens de plus en plus précis dont dispose la physique actuelle, les lois qui régissent les déplacements de la couche supérieure fluide du noyau interne. Déjà on a constaté une coïncidence remarquable entre les années de maximum de séismes, celles de maximum d'aurores polaires, et celles du maximum des taches du soleil. Or ces dernières sont soumises à une période régulière d'environ onze ans et demi. Serait-ce dans l'étude du soleil, dans les variations de ses positions, dans les fluctuations de son énergie rayonnante qu'il faudrait rechercher la cause de ces redoutables phénomènes,

comme la cause de tous ceux que nous pouvons observer à la surface de notre petite planète ?

C'est la science de demain qui nous donnera, peut-être, la clef du mystère.

## ÉTATS-UNIS

W. R. Hearst

*Dans le dernier numéro de la Revue hebdomadaire ce portrait de W. R. Hearst, ou la presse au-dessus des lois, par \*\*\*.*

William Hearst vit le jour à San-Francisco, en 1863. Son père avait de l'influence dans la ville. Il possédait l'*Examiner*, le plus ancien journal californien.

Tout autre, à la place du jeune Hearst, se fût contenté d'être l'un des premiers citoyens de cet État au climat doux, aux fruits dorés, aux fleurs abondantes. Mais William restait insensible au charme de la côte du Pacifique. Aussi bien, son village ne lui suffisait plus. Il rêvait de Rome. Il n'avait pas trente ans lorsqu'il acheta le *New-York Journal*, s'installant ainsi sur l'Atlantique. Voilà forgés les anneaux extrêmes de sa « chaîne de journaux ».

Pour comprendre l'œuvre de Hearst dans le domaine du journalisme, il faut savoir qu'avant lui les États-Unis n'ont jamais possédé que des « presses locales ». A la décentralisation administrative correspond une décentralisation sur l'opinion. Qu'on songe, d'ailleurs, à l'étendue du territoire ! Une famille new-yorkaise ne peut parvenir à la Nouvelle-Orléans qu'après trois jours de chemin de fer et lorsqu'elle arrive à Los Angeles, ses nouvelles sont déjà vieilles d'une semaine. Aussi, le *Herald* n'est-il point lu en dehors de Manhattan et le *Public Ledger* ne sort-il pas de Pensylvanie. Ne pouvait-on pas, sous des noms différents, reproduire le *New-York Journal* dans tous les États à la fois ? Ce faisant, William Hearst allait créer sa « grande presse ».

La tâche était malaisée. En 1890, les deux mille quotidiens locaux (ils sont aujourd'hui 2,450) des États-Unis suffisaient amplement aux besoins du lecteur américain. Celui-ci, à l'époque, se contentait de peu. S'en tenant à la doctrine de Monroë, la masse de la population ne s'inquiétait guère des événements européens. Un voyage à Paris était exceptionnel et les nouveaux mariés d'alors allaient passer leur lune de miel à Niagara Falls. La correspondance étrangère était nulle.

Les journaux avaient un aspect sévère. Tous les titres nichaient au sommet des colonnes. De lourds articles de politique intérieure donnaient au citoyen conscient l'illusion de remplir ses devoirs civiques. Le feuilleton pouvait être lu sans danger par l'enfance. Le crime, l'adultère, le divorce étaient relégués à la dernière page, là où nous mettons aujourd'hui les annonces douteuses. Il ne faudrait pas croire, néanmoins, qu'avant Hearst tout « sensationnel » fût banni de la presse américaine. Celle-ci avait déjà compté dans ses rangs des grands directeurs comme Gordon Bennett, l'organisateur de la mission Stanley et de l'expédition polaire de la *Jeannette*, — des grands reporters comme Horace Greeley, — des grands polémistes comme Henry Raymond. Mais avec ceux-là la société humaine restait abondamment pourvue de décorum et, quelle que fût l'audace de leur copie, celle-ci donnait invariablement comme but à la vie la fondation d'un foyer, au coin duquel le couple exemplaire vivait très vieux et avait beaucoup d'enfants.

Apparaît William Hearst. Il sait que toute foule, fût-elle puritaine, porte en elle des inquiétudes et des curiosités malsaines. Sous le vernis de la civilisation le bestiaire se cache. On gagnera toujours plus à flatter les bas instincts de la créature qu'à tenter de la moraliser. Aujourd'hui comme hier, le peuple recherche les émotions violentes des *circenses*.

Le démagogue a brisé la forme classique du journal, qui s'orne désormais de manchettes racrocheuses, de gravures suggestives. Les feuilles ont des dessous bleus, verts, roses. Avec la presse Hearst la « vie qui passe » n'est plus qu'une collection de scandales, de passions, de crimes, d'exécutions. Avec quelle complaisance

on nous conte le viol du jour (ce genre de délit est assez fréquent à New-York pour occuper d'un bout de l'année à l'autre un tribunal spécial), et le procès en dommages-intérêts que le mari pauvre et trompé intente (de complicité avec sa femme) à l'amant riche qui laissera ses illusions et ses dollars dans l'aventure; et le meurtre crapuleux commis par le *society boy* blasé, à seule fin de découvrir dans ce bas monde une émotion passable, et les « séries rouges » de Chicago qui témoignent une fois de plus de l'impunité de la racket (association de malfaiteurs et de politiciens) et de l'impuissance des tribunaux; et la mort du condamné (car parfois un *gunman* naïf et solitaire se laisse prendre!), ses derniers moments (au besoin même sa suprême interview) son final soubresaut sur la chaise électrique ou à l'extrémité de la corde!

Pour le pauvre diable qui ne connaîtra jamais que la compagnie monotone de sa « ménagère », la presse Hearst déshabillera les « hôtesses » des clubs de nuit dispendieux, célébrera les joies réservées au riche, le champagne malgré la prohibition et les amours extra-conjugales malgré la morale officielle. Pour la pauvre diablesse dont tout l'avenir consistera à élever des gosses dans un intérieur besogneux, la presse Hearst décrira le baiser du héros de cinéma ou la garde-robe de l'adolescente chanceuse qui entrée comme *maid* chez le vieux millionnaire, finit par se faire adopter, puis épouser et par son père adoptif et par les millions.

Ah! la colonne quotidienne où Béatrix Fairfax (ce pseudonyme féminin cache d'ailleurs un homme) traite les problèmes sexuels les plus scabreux! Et cette autre colonne où Arthur Brisbane, spéculateur enrichi et chroniqueur bolcheviste « démasqué » Voltaire et le marquis de Sade! Et la « petite correspondance » où je ne sais plus qui enseigne gravement au *school boy* les moyens de « gagner » une *school girl* — et informe la *school girl*, dont un *school boy* a payé la place au cinéma, des privautés qu'autorise le code du *flirt*, quand la salle est plongée dans l'obscurité!

Ce journalisme nouveau plut tant et si bien qu'en 1900 William Hearst imprimait sous vingt-quatre titres différents et dans vingt-quatre grandes villes son journal passe-partout. L'ensemble du tirage atteignait huit millions d'exemplaires. Le *Chicago Tribune*, le plus grand quotidien des Etats-Unis, n'a jamais dépassé sept cent mille copies.

Néanmoins, l'influence de la presse Hearst n'a jamais correspondu à son tirage. A dire vrai, l'éditeur du *New-York Journal* ne dirigea l'opinion nationale qu'une seule fois. Ce fut lors du conflit hispano-américain. On n'a pas oublié les événements qui précéderent l'explosion du *Maine* dans le port de la Havane (explosion, la chose est établie aujourd'hui, provoquée non point par une torpille ou une mine espagnole mais bien par une déflagration de poudres dans la soute du croiseur américain). Dès 1895, Hearst conjurait tous les matins ses compatriotes d'être une bonne fois maîtres chez eux, ce qui voulait dire dans les trois Amériques du Nord, du Centre et du Sud. A force d'entendre ce *Delenda est Carthago!* l'opinion américaine se laissa entraîner dans une lutte qui, d'ailleurs, ne présentait guère de risques. A cette occasion, le démagogue eut réellement sa guerre. Il eut même, à quelque temps de là — si nous en croyons la chronique — son assassinat. Les débats du procès ont prouvé que l'assassin de Mac Kinley était un lecteur assidu des « philippiques » que Hearst imprimait chaque jour contre un président qui lui avait déplu. Czolozol était même, paraît-il, un abonné de William. Cette révélation fit baisser temporairement le tirage. Méfiez-vous de l'abonné exalté!

Les conquêtes de Cuba et des Philippines, ses conquêtes, semblent avoir quelque peu tourné la tête à Hearst. Dès le lendemain du Traité de Paris, le démagogue rêva de lancer son pays dans de nouvelles aventures. Quelques années auparavant, le directeur du *New-York Journal* a justement obtenu du président Diaz d'immenses concessions de terre sous conditions — de l'autre côté du Rio Grande. Pour transformer celles-là en propriétés définitives, il suffisait d'une bonne petite expédition américaine dans la direction de Mexico. Et la « grande presse » de proclamer aussitôt le péril mexicain!

C'est l'époque des « périls » pour Hearst. Il les fabrique par séries : péril mexicain, péril japonais, péril anglais... Comme il la prédit, cette guerre contre le Mikado! Il la décrit à l'avance avec ses batailles navales, le débarquement des Jaunes en Basse-Californie (avec la complicité du Mexique naturellement!), la contre-offensive des Américains, là-bas, dans le pays du « Soleil Levant ».

Mais c'est encore l'Angleterre qui lui inspire ses plus violentes

campagnes de presse. Comme il la hait, cette pauvre Albion! Durant des années, pas une semaine ne se passe sans que le *New-York Journal* et ses vingt-trois éditions libèrent les Hindous, les Cafres, les Africanders. Hearst a « reconnu » la République irlandaise dix ans avant la révolution. Nous devons reconnaître que le démagogue a parfois le don prophétique...

Il a certainement le don de paradoxe. C'en est un, et de taille, que sa volte-face en 1914. Sans nul doute, l'attentat de Serajevo surprit Hearst (il ne fut pas le seul, d'ailleurs!) et la mobilisation du Vieux Monde était déjà faite sans que personne eût songé à demander son avis au démagogue. Celui-ci ne pardonna pas cet oubli aux Alliés et c'est l'Angleterre qui, comme bien l'on pense, fut encore le bouc émissaire. D'autre part, ayant même la bataille de la Marne, le grand quartier allemand avait organisé un service modèle en faveur des correspondants neutres et les reporters de Hearst étaient trop bien traités par le kaiser pour que leur prose ne s'en ressentit pas quelque peu. Ajoutez à cela les origines plus ou moins germaniques du « patron ». Toujours est-il que dès la fin de 1914, Hearst le belliqueux, Hearst le chauviniste, Hearst qui depuis un quart de siècle ne rêvait que plaies et bosses, Hearst se posait en champion du pacifisme américain!

Peut-être, tout simplement, croyait-il, comme tant d'autres, au triomphe final de l'Allemagne. Il joua le mauvais cheval et proclama son favori dans des circonstances particulièrement odieuses. C'était le 6 juin 1915. Un sous-marin allemand venait de couler le *Lusitania*. Hearst osa signer dans ses vingt-quatre journaux un article légitimant le torpillage de passagers sans défense, de femmes et d'enfants. Quand, plus tard, les Etats-Unis auront pris parti, Hearst s'entêtera dans son pacifisme. Le 11 avril 1917, il critique violemment la coopération des troupes américaines sur le front français. Il s'est fait défaitiste. Le 25 mai, sa presse lance une campagne contre le *Liberty Loan* dont « les fonds sont destinés aux Anglais ». Le 24 juillet et le 22 novembre, nouvelles manifestations germanophiles. Elles coïncident avec l'odieuse attitude d'un autre démagogue. Thompson, maire de Chicago — qui protesta contre la visite de Joffre dans sa ville, sous prétexte que 25 pour 100 de ses administrés étaient d'origine allemande.

Le colonel Roosevelt demanda, en termes indignés, la mise en jugement de Hearst et de Thompson, coupables tous deux de haute trahison. Mais Roosevelt était chef du parti républicain. Les démocrates détenaient le pouvoir avec Wilson. Hearst ne fut pas inquiété et ses journaux continuèrent à se vendre — sans cependant imposer à leurs millions de lecteurs une seule opinion ni leur arracher un seul vote. Tant il est vrai qu'en Amérique comme ailleurs on peut être lu infiniment et cependant être infiniment discrédité. Tel est le cas de William Hearst, dont le succès comme marchand de papier fut aussi remarquable que sa faillite comme homme politique.

La guerre hispano-américaine mise à part, toute les initiatives du *New-York Journal* et de ses éditions, au cours des trente dernières années, ont abouti à zéro.

Battu tout au long de son programme de politique étrangère, Hearst subit un autre désastre lorsque, cherchant le pouvoir pour son propre compte, il descendit dans l'arène de la politique intérieure. Toutes les charges dépendant du suffrage universel américain, le démagogue les brigua et chaque fois le peuple désavoua son amuseur.

Il est aussi le plus paradoxal des hommes. Né riche et ayant centuplé l'héritage paternel, Hearst n'a pas cessé d'exciter le peuple contre la richesse acquise. Grand patron (il est président de quatre-vingt-douze corporations!), il attaque sans cesse ses pairs. Il réussissait jadis ce tour de force d'encenser, le matin, Samuel Gompers, chef de la *Labor Federation* et de dîner, le soir du même jour, avec Gary, l'Éminence grise du Trust de l'acier!

Ses théories sociales s'inspirent du bolchevisme, mais dès qu'il se croit le maître, il se conduit aussitôt en tyran. Il y a dans l'Etat de Dakota une petite ville minière du nom de Lead. Elle appartient corps et biens à William Hearst. On se croirait transporté dans quelque fief moyenâgeux. Toute la population travaille dans les mines du seigneur. Les maisons appartiennent au seigneur. Celui-ci est propriétaire du temple, de la mairie, du cinéma, de l'épicerie,

du commissariat de police. La banque est sienne. Naturellement, le seigneur nomme le pasteur, le juge, le schériff et censure les films. Dans ce pays béni, sans la permission de William Hearst vous ne pourriez ni vous marier, ni jouer du phonographe, ni disposer du contenu de votre poubelle. Celle-ci est la propriété du service d'ordures de la corporation qui trouve double bénéfice dans l'aventure : votre abonnement obligatoire à la voirie et l'élevage des cochons à l'aide de vos eaux grasses. Il arrive, d'ailleurs, qu'Hearst interdise l'entrée de son fief à ses propres journaux, quand il juge ceux-ci trop subversifs pour ses serfs.

Tel est l'homme de l'« affaire Callès » et de l'« affaire du Pacte naval ». Celle-ci, au demeurant, n'était qu'une revanche sur celle-là, dans la pensée de Hearst. L'« affaire Callès » n'est point vieille. Elle date d'hier. Un matin de janvier 1928 l'Amérique, en prenant son café à la crème, apprit avec indignation par la « grande presse » que le Mexique venait « d'acheter quatre sénateurs américains ». Dans quel but ? Les journaux Hearst ne le révélaient pas, mais le complot était noir à en juger par le prix élevé de la trahison :

un million de dollars pour le quadrille ! Les preuves étaient là, convaincantes : trente-cinq documents, signés du président Callès et de son ministre des Finances.

Le Sénat américain, inquiet, ordonna une enquête — et l'indignation du pays fit place à un grand éclat de rire quand on eut découvert que les trente-cinq documents étaient archifaux et que leur faussaire avait pour son grossier travail reçu 20,000 dollars du démagogue.

Quand on peut payer 20,000 dollars un faux document mexicain, on est prêt à donner un million de francs pour un authentique document européen. Et par ces temps de vie chère, ils sont rares, les archivistes, au quai d'Orsay ou ailleurs, capables de refuser pareille somme. Jusqu'ici l'américanisme n'avait fait que visiter le Vieux Monde avec un cortège folâtre de jazz-bands, de charlestonades et de stars de cinéma. Aujourd'hui l'américanisme se fait annoncer par un chèque. C'est le commencement d'une installation définitive chez nous.

### Tarifs actuels pour l'étranger

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour l'Allemagne occupée (militaires en service actif) : 10 belgas
- II. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . . 11 belgas
- III. — Pour le Congo belge . . . . . 12 belgas
- IV. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubanghi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur . . . . . 17 belgas
- V. — Pour tous les autres pays . . . . . 20 belgas

## L.-R. THEVENET EXPORTATION

180, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 242.17 Ch. Post. 778.6

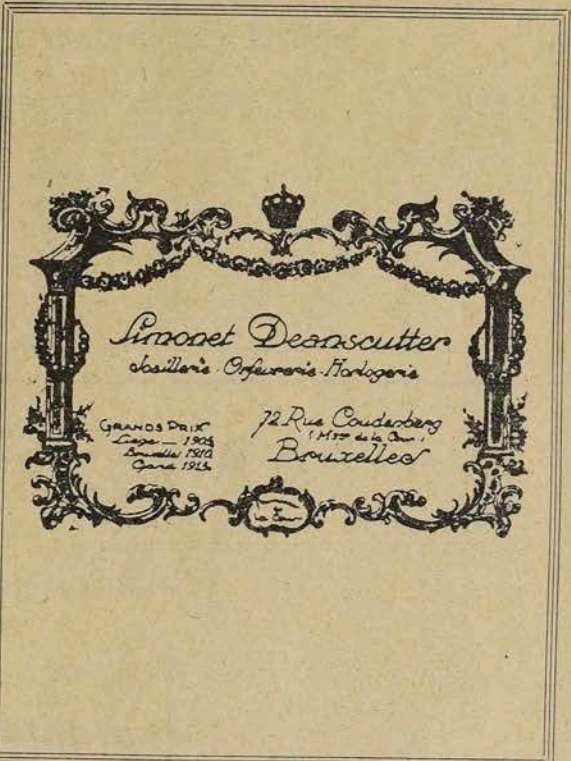
Succursales :

**BRUXELLES** Rue Neuve, 13 Tél. 132.06  
**ANVERS** Rue du Berceau, 22 Tél. 267.32  
**OSTENDE** Remp de Flandre, 25

LES MEILLEURES CIGARETTES

Tous les goûts - - Toutes les fantaisies

CHOIX UNIQUE EN ARTICLES DE CADEAUX



## LE CARDINAL MERCIER

LIVRE D'ART

Edition LOUIS DESMET-VERTENEUIL  
 60-62, rue T'Kint, Bruxelles

Exemplaire sur papier	Japon (75) . . . . .	fr. 2500
	Van Gelder (175) . . . . .	1500
	Arches (250) . . . . .	900
	relié sur papier Featherweight	
	tête dorée . . . . .	425
Exemplaire relié sur papier	Featherweight . . . . .	400
	broché . . . . .	350

Le plus beau Cadeau de Noël et de Nouvel An

Hommage à la mémoire de cette grande figure qui appartient à l'histoire, publié avec le haut agrément de l'autorité diocésaine, sous les auspices d'un Comité international d'Honneur.

L'ouvrage *Le Cardinal Mercier* forme un magnifique volume du format in-4° (24 x 32) de plus de 700 pages, dont 250 de documentation photographique reproduite par le procédé de la similitude. Le texte, dû à la plume de personnalités éminentes, est orné de bandeaux et de lettrines de la plus belle venue. Vingt planches en couleurs, d'une grande valeur artistique et d'une exécution remarquable, complètent ce magnifique travail qui rassemble une documentation d'une abondance exceptionnelle. Parmi le millier de vues photographiques, reproduites en photogravures d'une parfaite netteté, il y a tant d'évocations, pieuses ou plaisantes, émouvantes ou joyeuses, solennelles ou familières, il y a tant de scènes qui se sont déroulées en Belgique, en France, en Italie, en Amérique, il y a un tel ruissellement d'images, une telle cascade de souvenirs, qu'on reste émerveillé et presque stupéfait à la pensée de la patience déployée à une telle recherche !

Je ne connais pas de livre plus vrai et plus documenté sur le Cardinal Mercier.

(M<sup>gr</sup> J. SCHYNGENS.)

## LA PILE LECLANCHÉ BELGE

Société Anonyme **USINES et BUREAUX :** Capital 1.750.000  
 Rue de Dobbelenberg, HAREN-NORD  
 Téléphone : 586.30 **BRUXELLES** Télégr. Pileclanché-Brux.

**BATTERIES SECHES ET A LIQUIDE POUR T. S. F.**  
**CONDENSATEURS LECLANCHÉ**  
**PILES à Sac et PILES à vase poreux "LECLANCHÉ"**

Lanternes portatives, Lampes de poche.  
 Ampoules à bas voltages. Piles sèches pour  
 sonneries, Téléphones et Radiographie.

Piles à dépoliarisation par l'air Leclanché **OXAIR**  
 Batteries sèches et à liquide pour T. S. F.

FABRIQUE DE MEUBLES

## Abel Desart-Mouton

65, rue d'Amersœur, LIEGE

Télé. n. 417

Adresse télégr. : Abel Desart

Spécialité de Louis XIV, XV & XVI  
 Art Nouveau - Salons - Fumoirs  
 Installation complète de Bureaux  
 Librerie

## MOBILIER SCOLAIRE BREVETÉ

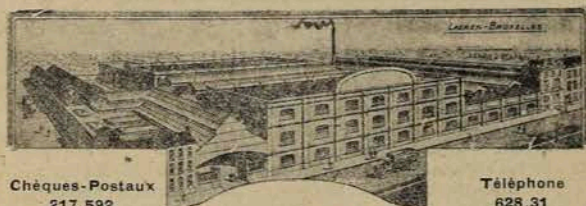
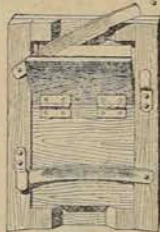
Accessoires en bois pour la Photographie  
 TOUS ARTICLES EN BOIS DE GRANDE SERIE  
 POUR TOUT GENRE D'INDUSTRIES

Je dispose d'un Matériel ultra-moderne qui me  
 permet de faire des offres intéressantes.  
 N'hésitez pas à me soumettre vos demandes.

Étude gratuite de production intense  
 pour tout genre d'articles en bois.

## J. MUsETTE

24, rue Marlet, NIVELLES  
 Téléphone : 225



Chèques-Postaux  
 217.592

Téléphone  
 628.31

## Société Générale Laitière

SIÈGE SOCIAL : LAEKEN, 56 à 76, rue Edmond Tollenaere  
 (Hollandia - Laiterie Hygiénique d'Uccle - Maternelle - Delco)  
 Société anonyme

Seule Concessionnaire pour la Belgique  
 du YOGHOURT du Dr. AXELROD

Produits spéciaux  
 pour ENFANTS et MALADES

# Société Anonyme IWAN SIMONIS

Maison fondée en 1680

VERVIERS (Belgique)

Capital : 20.000.000 de francs

Peignage de laines - Lavoir et Carbonisage de laines & déchets - Filature de laine peignée & cardée

## Manufacture de Tissus

### SERVICE COMMERCIAL

Laines et Déchets - Peignés mérinos et croisés - Fils peignés et cardés écrus et teints  
 Draps et Etoffes - Fantaisies et Nouveautés

Spécialité de Drap de Billard, d'Administration et Ecclésiastiques

MAISONS DE VENTE :

VERVIERS

39, Rue de Limbourg

BRUXELLES

6, Rue des Boiteux

NEW-YORK

Madison Avenue, 25

Représentants dans tous les Pays